

THÈSE DE
PARIS.

1887.
N^o. 128.

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADEMIE DE PARIS

SAINT COLOMBAN

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

Et soutenue publiquement le 2^e décembre 1887 à 4 heures

PAR

SAMUEL VINCENT

Si tollis pugnam, tollis et coronam..... Si
tollis libertatem, tollis et dignitatem.

Columbani Epist. IV.



PARIS

IMPRIMERIE DES ÉCOLES

HENRI JOUVE

23, Rue Racine, 23

1887

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADEMIE DE PARIS

SAINT COLOMBAN

THÈSE

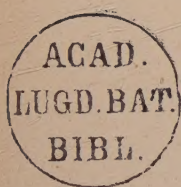
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

Et soutenue publiquement le 24 décembre 1887 à 4 heures

PAR

SAMUEL VINCENT



Si tollis pugnam, tollis et coronam..... Si
tollis libertatem, tollis et dignitatem.

Columbani Epist. IV.



PARIS

IMPRIMERIE DES ÉCOLES

HENRI JOUVE

23, Rue Racine, 23

1887

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Examineurs de la soutenance :

M. JUNDT,	Président de la soutenance	
MM. JUNDT,	} Examineurs.	
BONET-MAURY,		
VAUCHER,		

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

A MON PÈRE

SAINT COLOMBAN

INTRODUCTION

De tous les grands moines qui apparaissent dans l'histoire ecclésiastique, il n'en est peut-être pas un qui séduise plus que Colomban. Son noble caractère, son indomptable énergie, ses conflits avec Brunehaut et avec la papauté, sa piété mystique, font de lui un des personnages les plus sympathiques que nous puissions rencontrer. Tous ceux qui ont écrit sa vie s'accordent à en relever l'intérêt captivant, en même temps que de nombreux ouvrages modernes viennent attester la place considérable occupée par lui dans les annales de l'Église chrétienne.

Une des raisons pour lesquelles le nom de Colomban a été aussi vivement remis en lumière, c'est sans doute le débat qui s'est engagé entre diverses classes d'historiens à propos de l'attitude du saint vis-à-vis de la papauté. « Usher et Augustin Thierry soutiennent que les anciens moines irlandais vivaient à l'égard de l'église romaine dans une indépendance voisine de l'hérésie. Lanigan, Moore, Ozanam, Montalembert se portent garants de leurs sentiments orthodoxes (1). » D'autres,

1. Hauréau, *Singularités historiques*, p. 9 et 10.

comme M. Hauréau, rappelant cette phrase d'une épître de Colomban à l'évêque de Rome : « Votre puissance durera autant que votre raison sera droite », affirmant que pour Colomban comme pour les moines irlandais, la raison était l'arbitre même de la foi. Quel fut le véritable rôle du saint, voilà ce que nous chercherons à dégager dans notre travail.

Cette étude a un deuxième but : faire connaître les résultats des travaux de l'école historique allemande. Nous ne possédons à proprement parler aucun ouvrage critique français sur Colomban. Nous serions trop heureux d'avoir comblé en partie cette lacune.

Notre travail se divisera en deux parties :

I. — La vie de Saint-Colomban.

II. — Ses œuvres littéraires et en particulier, sa Règle monastique.

LES SOURCES

En tête des sources se placent naturellement LES ÉCRITS DE COLOMBAN. Tout ce que la tradition nous a transmis sous son nom n'est pas de lui, mais ce qui est d'une authenticité absolue suffit pour nous permettre d'établir en toute sûreté les premières assises de l'étude que nous lui consacrons.

Nous avons de Coloman des lettres, des instructions, une règle et enfin des poésies.

A. — Les *lettres* de Coloman nous font connaître les luttes ardentes qu'il dut soutenir pour défendre son œuvre; elles nous renseignent sur les particularités de l'église d'Irlande. Elles nous font surtout pénétrer intimement dans le caractère du saint. Elles sont au nombre de cinq. Personne n'a encore contesté leur authenticité.

B. — Les *instructions* semblent être des sermons que Coloman aurait prêchés soit dans ses missions, soit dans ses monastères où elles servaient de lecture. On en compte généralement dix-sept; elles nous initient à la vie religieuse de cette époque. Elles aussi sont manifestement de lui.

C. — La *règle* de Coloman comprenant la « *regula monastica*, la *regula cœnobialis* et le *Liber de Pœnitentia*. » Elle nous donnera l'esprit et le caractère de la Réforme de Coloman.

D. — Les *écrits poétiques* ne semblent pas être d'une

authenticité aussi sûre. Beaucoup d'historiens contemporains sont portés à les attribuer à un autre auteur. Nous examinerons cette question en détail. Ils ne peuvent nous donner d'indications que sur les études littéraires faites à cette époque dans les monastères irlandais.

Toutes ces œuvres seront analysées et critiquées au cours de ce travail. On les trouve dans la *Patrologie latine de Migne*, tome LXXX, Paris, 1850, pages 201 à 326.

La *Vita S. Columbani*, écrite par Jonas, moine de Bobbio, plus tard abbé de Suze, né dans cette dernière ville, vers 599, mort à une date inconnue. On sait seulement qu'il vivait encore en 665.

Cette *Vita* a pour mérite essentiel d'avoir été écrite peu de temps après la mort du saint irlandais. Jonas embrassa la vie monastique à Bobbio, sous Attale, successeur immédiat de Colomban, trois ans après la mort de celui-ci. Les souvenirs de la vie du fondateur étaient dans toutes les mémoires : il se trouvait là au milieu des premiers disciples de Colomban, qui l'avaient accompagné depuis son arrivée en Gaule, qui avaient vécu avec lui à Luxeuil et l'avaient suivi en exil à Tuggen, à Bregentz et à Bobbio. Lui-même en arrivant à Bobbio, put y voir pratiquer sa règle ; il put y lire les instructions écrites de sa main, contempler ses reliques, se pénétrer de l'esprit du grand homme qui remplissait encore ces murailles. Son récit présente donc de sérieuses garanties de vérité. Il proteste lui-même qu'il n'écrit pas sur de simples ouï-dire, mais sur la narration fidèle des compagnons mêmes de Colomban, témoins de sa vie et de ses miracles. Il nomme Attale et Eustaise qui lui avaient succédé, l'un à Bobbio,

l'autre à Luxeuil. Jonas paraît même avoir critiqué les témoignages qu'on lui apportait, car il dit avoir écarté des faits insuffisamment prouvés (c. 3). Quand une anecdote lui paraît de quelque importance, il a soin d'indiquer immédiatement l'autorité qui en fait foi.

C'est vers 640 qu'il écrivit la *Vita* à l'instigation de Bertulphe, abbé à Bobbio après la mort d'Attale; il y joignit plus tard les *Vitæ Eustasii*, *Attalæ*, *Bertulphi* et *Burgundofarce*. Dans quel but publia-t-il toutes ces vies? Il n'est pas difficile de l'imaginer. Les Institutions du moine irlandais étaient attaquées; il fallait les défendre et prouver l'excellence de la doctrine par les vertus et les miracles de ceux qui l'avaient donnée. Il dit aussi avoir l'intention d'édifier les générations à venir. Ces deux considérations, remarquent fort justement plusieurs historiens, devaient nécessairement influencer la narration, quel que fût son désir d'être sincère et fidèle. Aussi la plupart des prodiges qu'il rapporte ne résistent-ils pas à l'examen; on les ramène facilement aux proportions de faits naturels. Les Bénédictins eux-mêmes lui reprochent d'affectionner le merveilleux. Il nous est aussi permis de croire qu'il a volontairement omis divers incidents fort importants de la vie du saint; en effet, il ne parle pas de l'interminable querelle de la Pâque qui troubla toute la carrière de Colomban. Il ne pouvait cependant pas l'ignorer; on devine dans quel but il la passe sous silence: il voulait en faire perdre le souvenir.

Ce ne sont pas ses seules imperfections. Jonas ignore presque complètement les faits contemporains: il ne mentionne pas les événements les plus considérables et

prend communément un roi pour un autre. Ses indications historiques et géographiques sont le plus souvent erronées. De plus, son style est lourd, emphatique, surchargé d'expressions, obscur en beaucoup d'endroits ; mais ce sont là plutôt les défauts de son époque que les siens propres.

Somme toute, l'œuvre de Jonas nous trace à peu près fidèlement les grandes lignes de la vie du saint.

Cette *Vita* a été mise en vers hexamètres par Flodoard, chanoine de l'église de Reims.

On possède aussi un livre tout entier des *Miracula S. Columbani* fait par un moine de Bobbio du ^x^e siècle.

— La *Vita Eustasii* et la *Vita Attalæ* du même auteur. Elles nous fournissent quelques indications sur leurs rapports avec Colomban, les miracles dont ils furent témoins et les événements auxquels ils furent mêlés.

Toutes ces *Vitæ* se trouvent dans Mabillon, *Acta Sanctorum Ordinis S. Benedicti*, T. II, Paris, 1669.

— 2 *Vita S. Galli*, écrites assez tard après la mort du saint. Nous nous en servons avec réserve. Elles nous donnent des détails sur la mission de Colomban en Suisse et en Alémanie.

— *Frédégair*e nous permettra de fixer certains faits et certaines dates qui manquent dans Jonas.

Voici maintenant les ouvrages sur la matière que j'ai consultés avec fruit. Je les indique par ordre d'importance.

— G. Hertel. *Ueber des heil. Columba Leben und Schriften, besonders uber seine Klosterregel*, dans la *Zeitschrift für die historische theologie*. T. XXIV, 1875, p. 396 et ss.

Excellent travail de critique, un des derniers parus en Allemagne, dont presque toutes les conclusions font autorité ; nous nous en sommes largement inspiré.

— Montalembert. *Hist. des moines d'Occident*. Tome II. Paris, 1863, 2^{ème} édit., pages 449 à 636. Œuvre admirable, digne monument élevé à la gloire de ces infatigables champions de la foi et de la civilisation en Europe.

— Les professeurs du collège Saint-François-Xavier de Besançon. *Vies des saints de la Franche-Comté*. Tome II, Besançon, 1854, pages 1 à 103. Cet ouvrage est autant un ouvrage d'édification que de recherches historiques.

— Guettée. *Hist. de l'Eglise de France*. Tome II. Blois, 1847, pages 337 à 361.

— Guizot. *Hist. de la civilisation en France*. Tome II. Paris, 1839, p. 398 à 410.

— Ozanam. *Etudes germaniques. La civilisation chrétienne chez les Francs*. Tome II. Paris, 1855, 2^{ème} édit. p. 96 à 140.

— O. Seebass. *Über Columbas Klosterregel und Bussbuch*, Dresden, 1883.

— J. H. A. Ebrard. *Die iroschottische Kirche*, Gütersloch, 1873.

— Henri Martin. *Revue de Paris*, 1855. Tome XXIV, *Le christianisme en Gaule*, p. 687 et ss.

— Benjamin Robert. *Etude critique sur saint Patrick*. Thèse présentée à la faculté de théologie protestante de Paris, 1883.

— *Hist. littéraire de la France*, Tome III. Paris, 1735, pages 505 à 523.

— Hélyot. *Hist. des ordres religieux*. Tome V. Paris, 1718, pages 65 à 76.

— Whright. *Biographia britannica litteraria*. Tome I. London, 1846, pages 142 à 163.

— D'Arbois de Jubainville. *Le cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique*, Paris, 1884, *Introduction*, pages 367 à 391.

— B. Hauréau. *Singularités historiques et littéraires*, Paris, 1861. *Les écoles d'Irlande*, p. 1 à 36.

— Michelet. *Hist. de France*. T. I. Paris, 1852.

PREMIÈRE PARTIE

Vie et œuvre de Saint Colomban

CHAPITRE PREMIER

COURT APERÇU SUR LES MONASTÈRES IRLANDAIS ET L'ÉTAT
RELIGIEUX DE LA GAULE AU VI^e SIÈCLE.
LA VIE DE COLOMBAN EN IRLANDE.

§ I. — *Les monastères irlandais.*

Au milieu de la décadence religieuse qui marque en Europe les commencements du vi^e siècle, une nation reste fidèle à l'esprit du christianisme, l'Irlande. Elle s'était convertie à la voix de Saint Patrick. On a peine à croire avec quel enthousiasme elle embrassa la religion nouvelle : jamais conquête ne fut plus rapide ni plus complète ; il n'y eut ni persécutions ni martyrs ; une fois évangélisée, avec cette spontanéité particulière à sa race et « cette ardeur pour les choses de l'âme (1) » que l'on

1. Montalembert, *les Moines d'Occident*, T. II, p. 453.

retrouve à toutes les périodes de son histoire, la population se porta en masse vers l'état monastique qui était alors l'idéal de la vie chrétienne. C'est un spectacle curieux que celui d'un pays converti en moins d'un siècle et transformé presque subitement en un vaste monastère. Des écoles, des communautés, des « villes saintes » s'élevèrent comme par enchantement dans toutes les provinces de l'île. A l'époque où naquit Colomban, d'immenses abbayes existaient à Armagh et Leclly en Leinster, à Bangor et à Cloncmannois en Ulster, à Clonard en Meath, à Clonfert en Connaught, etc. ; quelques-unes comptaient plus de 3000 cénobites ; elles étaient le foyer de la vie religieuse la plus intense.

Elles étaient en même temps l'asile des lettres. Les études grecques, latines et hébraïques, y étaient pleinement épanouies (1). On y cultivait la musique, la calligraphie, la miniature. Toutes les sciences du temps y étaient professées : saint Colomban, défendant contre le pape de Rome l'usage de célébrer la Pâque, dit : « les Irlandais sont meilleurs astronomes que vous, Romains (2). » Les écrits de ses disciples fourmillent de citations d'auteurs profanes. Les Saintes Écritures surtout y étaient particulièrement en honneur, en même temps que les écrits des Pères. « Tandis que le reste du monde romain se laissait abrutir par la violence de la conquête au point d'oublier les simples éléments de la grammaire latine, les écoles d'Irlande demeuraient intac-

1. Moore l'a très bien prouvé dans son « *History of Ireland*, » Paris, 1835, p. 269 et 270.

2. Michelet. *Hist. de France*, T. I, p. 262.

tes et florissantes, et des maîtres fameux y professaient devant une nombreuse jeunesse non seulement l'éloquence et la poésie latines, mais la grammaire et la philosophie grecques (1) ». M. d'Arbois de Jubainville reporte à cette époque l'épanouissement de la littérature celtique; « La 2^{me} moitié du vi^e siècle, le vii^e et le viii^e siècles sont en Irlande la période littéraire par excellence » (2).

Mais le plus beau titre de gloire des monastères irlandais, c'est d'avoir fourni aux diverses contrées de l'Europe des légions de missionnaires ardents et instruits; un besoin général aux moines de cette époque les pousse à se répandre au dehors: une grande partie de la terre est encore ensevelie dans les ténèbres du paganisme; qui aura l'honneur d'y porter la lumière de la foi? Parmi ces moines passionnés pour la propagande et le prosélytisme, les Irlandais doivent être placés au premier rang. « Ils se répandirent sur les rochers des Hébrides, sur les hautes terres d'Écosse, de Northumberland, passèrent en Neustrie et en Flandre, pénétrèrent au fond de l'Espagne et en Italie (3). » On rencontre leurs noms dans les annales primitives de toutes les nations européennes. Une sorte de piété filiale, remarque Montalembert,

1. Hauréau, *Singularités historiques et littéraires. Ecoles d'Irlande*, p. 4.

2. D'Arbois de Jubainville, *Introduction à la littérature celtique*, p. 367.

3. Au ix^e siècle, on trouve sur des sièges épiscopaux, à Oretto, en Espagne, Sédulius; en Italie, Saint Frigidien à Lucques, saint Cataldus à Tarente, Saint Donatus à Fiesole, tous venus des monastères d'Irlande. Virozanam. *Études germaniques*, T. II, pages 102 et 103.

devait les pousser de préférence vers la Gaule d'où ils avaient reçu l'Évangile : l'Irlande avait reçu de la Gaule saint Patrick, elle lui donna Colomban.

§ II. — *Naissance de Colomban. Sa vie en Irlande.*

Colomban naquit en Irlande, dans la province de Leinster. Jonas ne nous donne ni la date ni le lieu précis de sa naissance, ni la condition de ses parents. Mabillon et nombre d'historiens à sa suite indiquent 543 comme étant l'année en question. Cette date est basée sur un passage de l'épître de Colomban à Fedolius, épître adressée peu avant la mort du saint qui est de 615. Colomban dit qu'il a atteint la dix-huitième olympiade de sa vie (1). Malheureusement ces vers sont d'une authenticité douteuse et nous ne pouvons baser sur eux aucun calcul. Hertel arrive (p. 423), en s'appuyant sur les recherches de Rettberg à déterminer l'année 540. Colomban serait mort à 75 ans, or l'année de sa mort est absolument sûre (615) : une simple soustraction nous donnerait celle de sa naissance. Nous pouvons croire qu'il naquit aux environs de 540.

1. Voici ce passage. *Hæc tibi dictaram morbis oppressus amaris,
Corpore quos fragili patior tristisque senecta,
Nam dum præcipiti labuntur tempora cursu,
Nunc ad olympiadis ter senæ venimus annos.*
Patrologie latine T. LXXX. S. *Columbani carmina*, p. 291. *Ad Fedolium epistola*, v. 160.

Plusieurs historiens modernés condamnent l'habitude d'écrire « Colomban ». Il serait, en effet, plus juste de dire « Colomba ». Ses biographes du moyen-âge voulurent mettre à son nom la désinence latine et l'appelèrent « Columbanus », c'est de là que vient l'erreur. Peut-être voulurent-ils aussi le distinguer de Colomba, l'apôtre de l'Ecosse. Quant au missionnaire irlandais, il ne signa jamais *Columbanus*, mais toujours *Columba* (*Epistolæ* I, II, III, IV) ou *Palumbus* (*Epist.* V) (1). Il aimait même à rappeler que c'était la signification du mot hébreu « Jonas. » Pour nous, nous lui conserverons le nom sous lequel il vit dans le souvenir des peuples.

L'auteur de la *vita S. Columbani* rapporte que des signes merveilleux firent prévoir sa haute vocation : sa mère dans sa grossesse vit en songe sortir de son sein un soleil qui illuminait le monde (2). Cette image nous fera comprendre les représentations figurées de notre saint (3). Sa mère prit soin de lui donner dès sa jeunesse une instruction étendue. Le jeune homme joignait à toutes les aptitudes intellectuelles les plus belles qualités du corps (4). Des jeunes filles débauchées ayant tenté de le séduire, et craignant lui-même de succomber aux atteintes de la volupté, il alla trouver une recluse qui lui conseilla de fuir pour demeurer pur. « Il y a 12 ans,

1. Voir *Patrologie latine*, T. LXXX. *Columbani epistolæ*, p. 259, 263, 268, 270, 274.

2. *Vidit ex sinu suo rutilantem solem procedere et mundo magnum lumen præbere.* Jonas. *Vita S. Columbani abbatis*, c. 6.

3. Voir page 71.

4. *Cùm eum formæ elegantia... gratum redderet* (Jonas c. 7).

lui dit-elle, que je suis moi-même sortie de chez moi pour entrer en guerre contre le mal. Enflammé par les feux de l'adolescence, tu essayeras vainement d'échapper à ta fragilité, tant que tu resteras sur le sol natal. As-tu oublié Adam, Samson, David, Salomon, tous perdus par la séduction de la beauté et de l'amour ? Jeune homme, pour te sauver, il faut fuir ! » Colomban décida de se faire moine. Sa mère le supplia vainement de renoncer à sa détermination ; ses larmes, tout en le touchant, ne l'ébranlèrent point ; désespérant de le fléchir, et le voyant près de s'éloigner pour toujours, elle se coucha sur le seuil de sa porte : Colomban franchit le corps de sa mère (1). Cette fermeté inébranlable et farouche forme le trait essentiel de son caractère.

Il se rendit chez un certain Silenus renommé par sa piété et sa grande connaissance des Saintes Ecritures. Ce saint homme reconnaissant en Colomban un esprit « fort vif et très solide » prit plaisir à l'instruire. Sa méthode semble avoir été une sorte de maïeutique. Il lui posait, est-il dit, des questions difficiles, dont le jeune homme se tirait avec honneur. Il devint ainsi fort expert dans les Ecritures. Il composa en effet à cette époque un *Commentaire sur les Psaumes* et plusieurs autres ouvrages (2). Ces premiers écrits de Colomban sont perdus.

Colomban entra alors au monastère de Bangor ou Benchor, un des plus illustres de l'Irlande ; il avait été

1. *Ille limen matremque transiliens....* Jonas, c. 8.

2. *Psalmorum librum exponeret multaque alia quæ vel ad cantum digna vel ad docendum utilia condidit dicta.* Jonas, c. 9.

construit par l'abbé Comgall qui vivait encore; c'est dans cet asile de la prière, de la mortification et de l'étude que Colomban acquit ces qualités exceptionnelles qui devaient le mettre à la hauteur de sa mission glorieuse. « On comprend sans peine tout ce que cette nature ardente dut recevoir de fortes impressions dans une pareille retraite, et combien une volonté déjà si puissante dut prendre de nouvelle énergie dans le rigoureux exercice de la vie cénobitique. » Il y passa un grand nombre d'années (1); nous ne pouvons pas indiquer un chiffre exact. Jonas dit qu'il le quitta à 20 ans, « *vicesimum ergo ætatis annum agens*, » un manuscrit de Saint-Germain donne *tricesimum*. Ces variations montrent l'incertitude de la tradition. Il est matériellement impossible que ces indications soient justes; on ne peut pas placer ses tentations de jeunesse, ses études préparatoires chez Silenus, la composition d'un commentaire sur les Psaumes et celle des « *multa alia dicta*, » son long séjour à Bangor indiqué par les mots « *peractis annorum multorum circulis* » entre son adolescence et sa trentième année, encore moins entre son adolescence et sa vingtième. Nous voyons plus bas qu'il quitte le monastère à la tête d'une troupe de douze compagnons. Parmi eux, un au moins, Gall, était prêtre, c'est-à-dire avait plus de vingt-cinq ou trente ans. Colomban n'aurait pas eu d'autorité sur des hommes de son âge. De ces quelques considérations nous pouvons conclure que son séjour à Bangor fut très long. Les historiens, à mon avis, n'ont pas assez insisté sur cette longue préparation du

1. *Peractis multorum annorum circulis*, Jonas, c. 9.

misionnaire irlandais : c'est l'explication naturelle et nécessaire de toute son œuvre.

Comme la plupart des moines d'Irlande, Colomban fut pris du désir de devenir missionnaire. Il se sentit invinciblement appelé à passer en Gaule pour y propager la foi ; « il entendait sans cesse une voix raisonner à son oreille, cette voix qui dit autrefois à Abraham : Sors de ton pays, de ta famille et de la maison de ton père et va dans le lieu que je t'indiquerai. » Colomban s'en ouvrit au vénérable abbé Comgall. Celui-ci ne voulant pas se séparer d'un de ses disciples les plus aimés, refusa l'autorisation. Cependant sur ses instances réitérées, il finit par la lui accorder, dans l'intérêt supérieur du règne de Dieu.

§ III. — *Etat de l'église de France au VI^e siècle.*

Les invasions des Barbares avaient arrêté en Gaule les progrès du christianisme ; celle d'Attila surtout (451) avait laissé de longues marques de désolation ; d'immenses étendues de terrain que l'on avait réussi à défricher avaient été totalement abandonnées et s'étaient couvertes à nouveau d'une végétation sauvage ; beaucoup de villes incendiées n'avaient pu se relever de leurs décombres ; « tout semblait devoir retomber dans la Barbarie ; » la destruction des églises et des écoles tarissait l'instruction dans sa source ; la foi subsistait encore (1) mais les pratiques religieuses étaient effacées, la discipline mécon-

1. *Fides tantum manebat Christiana.* Jonas, c. 11.

nue; des guerres incessantes, une ignorance extrême amenaient avec elles le relâchement des mœurs. La conduite des ecclésiastiques n'était pas faite pour enrayer le mal; ils avaient les mêmes vices que les laïques, au dire de Grégoire de Tours, et quels vices! Leur passe-temps favori était la chasse; « on ne se faisait nul scrupule de se pousser dans l'épiscopat par la brigue et la faveur. »

Les évêchés étaient si riches, ils donnaient un si grand pouvoir que l'on quittait volontiers les plus grands emplois pour entrer dans l'Eglise; on était sûr d'y trouver « du bien, de l'honneur, de l'autorité. » L'église en France avait absorbé la société, dit Michelet; tout y était entré, Romains et barbares, serfs et libres, hommes et terres, tout s'y était réfugié. Avec les richesses, l'esprit du monde était entré dans le clergé, avec la puissance, la barbarie qui en était alors inséparable. Les serfs devenus prêtres avaient gardé les vices des serfs, la dissimulation, la lâcheté. Les fils des barbares, devenus évêques, restaient souvent barbares; un esprit de violence et de grossièreté avait envahi l'Eglise. Les écoles monastiques de Lérins, de Saint-Victor, de Marmoutier, de Saint-Maixent, de Réomé, de l'île Barbe, avaient perdu leur éclat; les écoles épiscopales d'Autun, de Vienne, de Poitiers, de Bourges, d'Auxerre, subsistaient silencieusement. Les conciles devenaient de plus en plus rares, 54 au vi^e siècle, 20 au vii^e, etc. (1). Une réforme était nécessaire : ce fut Colomban qui eut l'honneur de l'entreprendre.

1. Michelet. *Hist. de France*, T. I, p. 252.

CHAPITRE II

COLOMBAN PASSE EN GAULE POUR Y PRÊCHER L'ÉVANGILE ;
IL Y FONDE LES MONASTÈRES D'ANNEGRAY, LUXEUIL ET
FONTAINES. SES MIRACLES.

§ I. — *Colomban débarque en Gaule et y prêche l'Évangile.*

En quittant l'Irlande, Colomban avait emmené douze compagnons choisis par Comgall lui-même ; c'était Gall, le plus illustre, Colomban le jeune, Desle, Lua, Potentin, Sigisbert, Comininus, Eunecus, Equanocus, Domoalis, Léobart et Saint-Chillen : tels sont les noms fort minutieusement relevés par les auteurs des « Saints de la Franche-Comté. » Jonas ne nous les donne pas tous, sous ces appellations du moins ; il cite par exemple Autiernus et Somarius (c. 18) et nous ne voyons guère dans la liste ci-dessus quels personnages ils représentent. Pourquoi Colomban se fit-il accompagner de douze missionnaires ? au dire de Michelet, les culdées vivaient habituellement douze à douze sous un abbé élu par eux. C'était sans doute en mémoire des douze apôtres. Nous voyons que Gall plus tard eut aussi sa pléiade de douze disciples. Sur les côtes de Bretagne, un 13^e, Gurganus, se joignit à eux.

En quelle année, Colomban débarqua-t-il en Gaule ? Hertel dans une très longue et très savante discussion

(de 403 à 409) réfute péremptoirement la date 594 donnée par Ebrard et Friedrich. Il s'appuie pour cela sur la lettre de Colomban au synode réuni pour discuter la question de la Pâque (1), où il dit qu'il est en Gaule depuis 12 ans ; il cherche d'abord la date de ce synode. Il rejette l'année 607 donnée par Ebrard, celle d'Hefele 601. Il prouve que le synode se tint du vivant de Grégoire, c'est-à-dire avant 604 ; et, pour fixer la date précise, fait appel au témoignage de Frédégaire : il arrive alors à placer le synode aux environs de 602. Colomban serait donc arrivé en Gaule en 590.

Pour établir la chronologie de l'histoire de notre saint, nous n'avons guère qu'un événement et une date absolument sûrs. Quand Colomban prend la route de l'exil, (2) il prédit à Ragomond, à Chroboald et à Clotaire II que ce dernier sera seul roi de tout le pays dans 3 ans ; cet événement arriva en 613 : c'est donc en 610 que Colomban dut quitter Luxeuil, or, Jonas dit (c. 36) que Colomban resta 20 ans dans la solitude avant d'être banni ; il s'en suivrait que si le missionnaire avait fondé un monastère l'année même de son arrivée en Gaule, celle-ci aurait eu lieu en 590. — Par contre, Jonas dit que Colomban prêcha 20 ans avant de se fixer à Luxeuil : cette assertion est si manifestement erronée qu'elle a été généralement abandonnée. Les Bollandistes placent le débarquement de Colomban en 583 ; il aurait poursuivi sa carrière missionnaire pendant une période de 5 années seulement. Les auteurs des *Saints de la Franche Comté* partagent cette opinion et

1. Voir la page 44.

2. Voir la page 58.

supposent que Colomban ne se décida à répondre à l'appel de Gontran que lassé de la vie errante et pour se replonger dans ses chères habitudes d'études et de contemplation. Ce ne peut être mon avis : la coutume, on pourrait même dire le système des missionnaires de cette époque, surtout des missionnaires irlandais, c'était de fonder un monastère au premier endroit convenable ; c'avait été la méthode de St. Patrick (1) et elle avait si bien réussi qu'ils devaient tous s'en inspirer. En second lieu, comment pourrait-on expliquer que la légende, si proluxe sur les faits et gestes de Colomban depuis Luxeuil, soit presque muette sur l'histoire antérieure ? Il faut donc conclure qu'il se passa fort peu de temps, une année tout au plus, entre le débarquement de Colomban et son arrivée à la cour de Gontran.

Les quatorze missionnaires, aussitôt arrivés en Gaule, se mirent à l'évangéliser. Quelle route suivirent-ils, quelles localités visitèrent-ils ? il est impossible de le savoir ; ils allèrent probablement devant eux, sans itinéraire fixé d'avance. Pour leurs besoins de voyage, ils étaient pourvus de longs bâtons (*cambutta*), de besaces et de gourdes en cuir (*pera, capsella de corio*). L'éloquence la beauté, les vertus de Colomban imposaient aux multitudes qui se pressaient sur leur passage ; et la charité (2) qui les unissait tous en même temps que leur austérité et leur humilité frappaient les natures grossières à

1. Voir Benj. Robert, *Etude critique sur St. Patrick*, Paris, 1883, p. 115.

2. *Tanta pietas, tanta caritas omnibus inerat ... modestia atque sobrietas, mansuetudo et lenitas in omnibus redolebat.* Jonas, c. 11.

qui ils avaient affaire. « Leur ascétisme qui dépassait de beaucoup l'idéal de la pureté humaine, par l'exagérations même de sa hauteur, produisait une réaction extraordinaire sur les âmes. » Sa renommée ne cessa de croître. Nous pouvons nous faire une idée de la prédication de Colomban en lisant ses instructions. Nous sommes en effet portés à croire qu'avant d'être écrites, elles durent être prononcées. Voici un passage de l'instruction II, sur l'inanité des exercices corporels sans les vertus intérieures, qui nous initiera à l'enseignement des missionnaires. « Ne croyons pas, dit-il, qu'il nous suffise de fatiguer de jeûnes et de veilles, la poussière de notre corps, si nous ne reformons pas aussi nos mœurs. Macérer la chair, si l'âme ne fructifie pas, c'est labourer sans cesse la terre et ne lui point faire porter de moissons, c'est construire une statue d'or en dehors, de boue en dedans. Que sert d'aller faire la guerre loin de la place, si l'intérieur est en proie à la ruine? Que dire de l'homme qui fossoye sa vigne tout à l'entour et la laisse intérieurement pleine de ronces et de buissons? Une religion toute de gestes et de mouvements de corps est vaine; la souffrance du corps est vaine, le soin que prend l'homme de son extérieur est vain, s'il ne surveille et ne soigne aussi son âme. La vraie piété réside dans l'humilité, non du corps, mais du cœur. A quoi bon ces combats que livre aux passions le serviteur, quand elles vivent en paix avec le maître? Il ne suffit pas non plus d'entendre parler des vertus et de les lire... Est-ce avec des paroles seules qu'un homme nettoie sa maison de souillures? est-ce sans travail et sans secours qu'il peut accomplir une œuvre de tous les

jours ? Ceignez-vous donc et ne cessez pas de combattre ; nul n'obtient la couronne sans avoir vaillamment combattu ». L'élan de l'imagination, remarque M. Guizot, la fougue de la piété, la vigueur dans l'application des principes, la guerre déclarée à toute espèce d'accommodement vain ou hypocrite donnèrent à la parole de Colomban cette autorité passionnée qui ne réforme pas toujours et sûrement l'âme de ses auditeurs, mais qui les domine et dispose souverainement quelque temps du moins, de leur conduite et de leur vie (1). Sa prédication eut un succès extraordinaire. Beaucoup se convertirent.

§ II. — *Colomban fonde le monastère d'Annegray.*

La réputation des missionnaires parvint aux oreilles du roi de Bourgogne Gontran, qui désira entendre Colomban. Jonas dit que c'est Sigebert qui fit appeler le moine à sa cour (2), mais il fait erreur ; Sigebert était mort en 575. Mabillon, qui relève la faute de Jonas, dit qu'il s'agit de Childebert II, fils de Sigebert. Mais ce prince ne régna sur la Bourgogne qu'après la mort de Gontran, son oncle, qui arriva en 593 : c'est donc de Gontran qu'il est question. Ce dernier désira fixer Colomban auprès de lui et lui offrit de lui accorder tout ce qu'il demanderait : « On n'a besoin de rien, répondit Colomban, lorsqu'on ne désire rien, et toute mon ambition est de suivre Jésus-Christ en portant sa croix. — Si tu ne dési-

1. M. Guizot, *Hist. de la civilisation en France*, t. II, p. 160.

2. Jonas, c. 12.

res que porter la croix de Jésus-Christ, reprit Gontran, il faut t'établir dans un monastère. Je te prie de choisir un emplacement dans mon royaume afin que nous ne soyons pas privés du secours de tes prières. » — Colomban se rendit à son désir. Avec ce goût pour les nobles aspects de la nature sauvage, instinctif chez les irlandais (1), il choisit pour retraite le vieux château romain d'Annegray (2), circonstance que son biographe remarque dans toutes les fondations du saint (3). C'était une des régions les plus désertes du royaume, sur les limites des royaumes d'Austrasie et de Bourgogne. On commença les fondations d'un monastère.

« Beaucoup parmi ces missionnaires irlandais, étaient d'habiles architectes, et ils ont, paraît-il, déjà employé au v^e et au vi^e siècle le mortier de chaux ; ils ornaient leur construction de toutes sortes de peintures et de sculptures. » Quelle fut la disposition des monastères français de Colomban, il serait difficile de le dire ; les monastères qui subsistent ne remontent pas au xi^e siècle. La célèbre abbaye de Luxeuil bâtie par Colomban fut détruite de fond en comble par les Sarrazins au viii^e siècle et reconstruite avec des modifications sensibles. Si l'on veut avoir une idée de toutes les constructions qu'ils comportaient, il faut étudier le plan de l'abbaye de saint Gall tel qu'on le trouve dans les annales de Mabillon. Il y a tout lieu de croire que les monastères de Colomban fu-

1. Hauréau, *Singularités historiques et littéraires*, p. 7.

2. Dans la Haute-Saône, aujourd'hui hameau de la commune de Fautigny.

3. Michelet. *Hist. de Fr.*, t. I, p. 266.

rent identiques à celui de saint Gall qui avait assisté, peut-être présidé à leur fondation.

Il est à peine besoin de dire que ces constructions ne s'élevèrent pas tout de suite. Colomban commence ordinairement par bâtir un oratoire autour duquel se groupent les cellules des moines ; puis l'on défriche le terrain ; quand les disciples ont afflué et que la colonie prospère, on crée le monastère proprement dit avec toutes ses dépendances. La première période était toujours excessivement dure ; on était obligé de vivre de la vie la plus précaire. A An-negray, ils durent se nourrir longtemps des fruits et des herbes des champs, de l'écorce des arbres, des baies de myrtille, fort nombreuses dans les sapinières des Vosges. « Un de leurs frères étant tombé malade, il ne put être soulagé que par la prière et le jeûne des autres. » Ils seraient tous morts de faim sans plusieurs secours providentiels. Carantoc, abbé du monastère de Saulx, averti en songe de leur détresse, envoya son cellerier Marculte leur porter des provisions ; ce dernier ne sachant pas le chemin, se laissa conduire par ses chevaux qui allèrent droit au monastère (1). Sans être troublés par les bruits du monde, les solitaires pouvaient dans leur retraite se livrer aux exercices de la pénitence, de la contemplation et de l'oraison.

« Poussé par la passion de la solitude et du recueillement, blessé peut-être dans son humilité par l'affluence des disciples que sa réputation attirait, » Colomban aimait à s'enfoncer seul dans les forêts où il vivait en commu-

1. *Mira virtus, antecedentes equi ignotum iter ungula terunt.*
Jonas, c. 14.

nion avec les bêtes ; parfois il se faisait accompagner par son ministre (1) Domoalis qui servait d'intermédiaire entre lui et la communauté. Il avait découvert non loin de là une grotte où il s'était installé après en avoir chassé un ours. Quelques-unes des plus délicieuses légendes de la vie de Colomban se rapportent à ses excursions solitaires. Le saint y vit entouré des animaux qui le connaissent et qui l'aiment ; les oiseaux se jouent autour de lui, les écureuils viennent recevoir ses caresses. Un jour, douze loups l'entourent ; le saint, sans s'effrayer, récite le psaume « *Deus in adiutorium* ; » les loups le flairent et passent leur chemin. Un autre jour, il se fait rapporter par un corbeau les gants qu'il a perdus (2). Les légendes celtiques sont pleines de cette communion mystique de l'homme et de la nature qui leur donne tant de charme ; peut-être est-ce un reste du vieux culte qui se célébrait au milieu des bois sacrés de l'Irlande. « Saint Colomba sur un rocher des Hébrides vivait dans un commerce familier avec les bêtes du désert et quand saint Keivin priait les mains étendues, on rapporte que les oiseaux venaient y pondre leurs œufs. »

§ III. — *Les miracles*

On peut diviser les miracles attribués à Colomban en trois catégories assez distinctes : la première a trait

1. On appelait « *minister* » à cette époque celui qui était spécialement attaché à la personne d'un dignitaire ecclésiastique.

2. Voir d'autres miracles page 57 et 64.

à ces rapports du saint avec la nature. Tout un chapitre « des moines d'Occident » est consacré à des exemples merveilleux de la puissance des moines sur les animaux. Littré, critiquant le beau travail de Montalembert fait les réflexions suivantes : « Il est certain que partout où l'homme placé au milieu d'animaux sauvages se garde de leur faire du mal et se plaît à leur faire du bien, ils deviennent familiers, reconnaissent ses pas et sa voix, et sont même disposés dans leurs souffrances et leur détresse à recourir à lui (1). » Nous ne voyons rien d'extraordinaire à ce commerce habituel de Colomban avec les bêtes des Vosges. Les récits des voyageurs sont pleins d'exemples analogues. Nous avons vu nous-même dans les villages de Belgique des hirondelles faire leur nid à l'intérieur des chaumières ; ces jolis oiseaux sont tout à fait familiarisés avec le bruit de la maison ; ils entrent et sortent à tout instant, sans manifester la moindre frayeur (2). Ces légendes ont été certainement embellies par la piété et l'admiration naïve des narrateurs, mais elles reposent sur un fonds de vérité indéniable.

Nous rangeons dans cette catégorie tous les miracles qui ne sont que l'exagération dans un sens merveilleux d'un fait authentique.

2. La deuxième se compose des miracles qui ont pour but évident l'éducation religieuse des moines : la plupart sont relatés pour exalter chez eux l'obéissance et la soumission ; en voici trois exemples.

1. *Journal des savants*, décembre 1862, p. 750.

2. Les paysans ont soin de percer dans la porte un guichet toujours ouvert qui leur permet le libre accès du dehors.

a). « Colomban avait envoyé un de ses disciples pêcher dans la rivière de Brusch : celui-ci aimait mieux aller à celle de Loignon qu'il savait être plus poissonneuse, mais ce fut inutilement ; il pêcha toute la journée et ne prit pas un seul poisson, au lieu que lorsqu'il obéit et qu'il fût allé à la Brusch où le saint l'avait envoyé, il fit une pêche heureuse et abondante (1).

b). « La plupart des religieux de Luxeuil étant tombés malades, il leur commanda de se lever et d'aller travailler à la moisson ; ceux qui eurent assez de courage pour l'entreprendre, non seulement travaillèrent sans peine, mais ils revinrent aussi au couvent parfaitement guéris ; les lâches, au contraire, qui craignirent de s'incommoder demeurèrent malades jusqu'à la fin de l'année et à peine échappèrent-ils à la mort.

c). « Ayant fait appeler le Réfectoier pendant qu'il tirait de la bière pour la communauté, celui-ci courut aussitôt à l'obéissance sans penser à fermer la fontaine. La bière coula donc toujours, mais au lieu de se répandre, elle monta au-dessus du pot en rond sans autre soutien que celui de la puissance de Dieu, ce qui ne fut pas moins un effet du commandement du maître que de l'obéissance prompte et aveugle du disciple.

3. D'autres n'ont pour but que l'apologie de Colomban et par suite de l'ordre qu'il a fondé. Ce sont des *portenta* à gros effets. Ne blâmons point trop cette faiblesse innocente de rehausser le prestige d'un saint par des traits extraordinaires. Elle est générale à tous les contemporains

1. Tous ces exemples, nous les donnons sous la forme naïve que nous trouvons dans les *Vies des saints* (de Giry) Paris, 1719.

de Jonas. On peut même dire qu'elle est naturelle ; tous ceux qui font la biographie d'un personnage, pour peu qu'il sorte de la médiocrité, s'éprennent de leur héros, lui découvrent des qualités exceptionnelles et s'étonnent de la place injustement étroite qu'il occupe dans l'histoire.

a). « Dans un temps de vent et de pluie où personne n'osait paraître à la campagne, comme il y avait nécessité pressante de scier les blés, il ordonna aux religieux de Fontaines de ne pas laisser d'aller au travail ; ils le firent et par un miracle surprenant, la pluie se retira tout autour du champ et il se fit au milieu un beau soleil qui sécha les grains... »

b). « Il obtint des enfants à Waldelen, gouverneur du pays qui est entre les Alpes et le Montjoux, et à Flavie, sa femme, qui était stérile ; l'aîné de quatre enfants fut saint Donat, depuis religieux de Luxeuil et archevêque de Besançon après Saint Claude ; les autres, savoir un fils et 2 filles, etc. »

c). Un moine de son couvent qui portait le même nom que lui était à l'agonie et ne pouvait mourir ; un homme vêtu d'une lumière dorée s'approcha de lui et lui dit : « Je ne saurais t'enlever de ton corps, parce que j'en suis empêché par ton père Colomban. » Le mourant se réveille comme d'un songe pénible et envoie chercher Colomban qui était alors à l'église : « Pourquoi, lui dit-il, ô mon père, pourquoi tes oraisons me retiennent-elles, de sorte que ceux qui voudraient m'emmener ne le peuvent ? Pourquoi m'es-tu un obstacle à ce que le royaume des cieux me soit ouvert ? » Alors Colomban tout affligé d'avoir été trop puissant, cessa

des oraisons qui suspendaient le pouvoir de la mort (1).

La remarque essentielle qu'il faut faire à propos de la plupart des prodiges attribués à Colomban, c'est qu'ils sont imités des miracles bibliques. Les hagiographes du moyen âge n'ont pas l'imagination originale (2). On retrouve ici les délivrances de possédés, la guérison des aveugles et autres malades, les caillies qui nourrissent les hébreux au désert, la pêche miraculeuse de Pierre et de Jean, la source qui jaillit aux ordres de Moïse, la fécondité donnée à Elisabeth, Sara, etc., la multiplication des pains, les portes de la prison qui s'ouvrent devant Saint Pierre etc., etc. ; il y a seulement les modifications nécessitées par les changements de lieux et de circonstances. Jonas les a intercalées dans son texte pour la plus grande édification des lecteurs ; on dirait même qu'il y a cru : nous aurions tort d'y chercher autre chose que des réminiscences de ses études bibliques à Bobbio.

Ce qu'il y a d'avéré, c'est que ces récits étaient reçus de son temps et l'histoire, tout en faisant table rase de la plupart de ces fables, ne peut cependant pas s'en écarter avec mépris « Sans les légendes, dit Littré (3), l'historien ne peut représenter ni l'aspect moral ni les conceptions, ni l'idéal d'une époque antique et si la légende ne nous rapporte pas de faits elle nous dévoile merveilleusement les senti-

1. Voyez Ampère *Hist. litt. de la France*, t. II. p. 402.

2. Leurs héros font tous des prodiges renouvelés de l'histoire sainte Voir ceux de Patrick, dans la thèse de B. Robert, *Critique de la vie et l'œuvre de saint Patrick*. p. 111, etc.

3. *Journal des savants. Critique de Littré sur les moines d'Occident.* (3^{me} article). Décembre 1862, p. 752.

ments et les idées. Rien ne nous rend mieux compte de la profonde impression que fit Colomban sur les populations qu'il traversa, que cette admiration naïve, multipliant les miracles sous chacun de ses pas.

§ IV. — *Il fonde les monastères de Luxeuil et de Fontaines.*

Usurpée ou non, sa réputation servit admirablement les intérêts de son œuvre ; de grandes foules accoururent à Annegray. On lui amenait les malades des environs pour qu'il les guérit par la vertu de ses prières ; un grand nombre voulurent faire partie de la communauté ; des fils de nobles même sollicitèrent l'honneur d'entrer dans son armée (1). Colomban dut songer à fonder un deuxième monastère. Grâce à la recommandation d'un seigneur nommé Agnoald, il obtint de Gontran la concession d'un vieux château abandonné du nom de *Luxovium* ; c'était à quelques milles au nord-ouest d'Annegray, dans la vaste solitude des Vosges (mons Vosagus).

On y voyait encore des restes de magnifiques thermes romains et plusieurs statues de pierre que les païens adoraient autrefois (2). Cette ville avait jadis été très florissante ; elle était déjà célèbre avant la conquête de Jules César : ce conquérant donna en effet à son lieutenant La-

1. *Nobilium liberi undique concurrere nitebantur.* Jonas c. 17.

2. *Ibi imaginum lapidearum densitas vicina saltus densabat ; quas cultu miserabili rituque profano vetusta paganorum tempora honorabant.* Jonas c. 17.

bienus l'ordre d'en réparer les thermes (1) ; mais elle avait été ruinée par des invasions successives et s'était recouverte peu à peu d'une végétation spontanée et sauvage (2), elle n'était plus habitée que par des bêtes, dit Jonas. Colomban y éleva en l'honneur de saint Pierre une chapelle autour de laquelle ses compagnons construisirent des huttes : « telle fut l'origine de cette abbaye de Luxeuil qui fut une des gloires de l'église et de la France et qui n'a cessé d'exister qu'à la Révolution française, après 1200 ans d'une durée à peine interrompue (3). »

C'est à Luxeuil que revient l'honneur d'avoir réformé le clergé gaulois. Presque tous les ecclésiastiques qui occupèrent des sièges épiscopaux importants, au VII^e siècle passèrent par cette école ; un grand nombre de moines de Luxeuil devinrent eux-mêmes des abbés illustres et des fondateurs de monastères, et étendirent ainsi son influence : on peut relever les noms d'Eustaise, d'Attale, de Bertulphe, d'Agile, de Valéry, d'Achaire, de Chagnoald, de Ragnachaire, d'Audomar, etc., etc. Sous les successeurs de Colomban, l'abbaye arriva à une prospérité inouïe. La vaste enceinte du monastère comprenait une grande partie de la ville et des faubourgs actuels de Luxeuil, et

1. On possède de nombreuses antiquités de *Luxovium*, entre autres un bel autel dédié à Apollon et à Sirona, des tombeaux, des poteries, diverses inscriptions, etc... Il y a encore à présent un établissement thermal à Luxeuil.

2. Voir des exemples curieux de cet envahissement de la solitude par les forêts dans le chapitre *Les moines et la nature* de Montalembert, T. II, p. 369.

3. *Vies des saints de la Franche-Comté*, T. II, p. 22.

suffisait à peine à la foule des étrangers qui y accourraient de toutes parts. L'Ecosse, l'Irlande, l'Allemagne, l'Italie, la Bourgogne et la France lui fournissaient des élèves. Trois ans seulement après sa fondation, Luxeuil comptait déjà plus de deux cents moines ; leur nombre augmenta même jusqu'à six cents, si l'on en croit Surius. Mabillon dit qu'il ne dépassa jamais 60, mais il commet une erreur évidente : il donne en effet le même chiffre pour Fontaines, qui n'eut jamais le prospérité de Luxeuil. Le chiffre 600 est confirmé par Adson, abbé de Moutier (+ 992) dans sa vie de saint Berchaire.

L'affluence des disciples obligea bientôt Colomban à créer un troisième monastère, celui de Fontaines, à trois milles au nord de Luxeuil ; il l'appela de ce nom à cause de nombreuses sources du voisinage. A chacun des trois monastères qu'il venait de fonder, il donna des supérieurs de son choix : ceux d'Annegray et de Fontaines devaient être soumis à celui de Luxeuil. Mabillon attribue à Colomban l'institution des prieurés, c'est-à-dire des établissements secondaires relevant de l'abbaye.

La vie était très dure dans ces monastères ; les moines étaient occupés du matin au soir au travail de la terre ; toutefois l'usage de gants pour le travail (*wanti*) leur était permis. Colomban mettait lui-même la main à la charrue ; aucune trêve ; il exigeait le service des malades eux-mêmes ; il fallait succomber à la lassitude pour avoir le droit de dormir ; « c'est au prix de ce labeur perpétuel et excessif que la moitié de notre pays et de l'Europe a été rendue à la culture et à la vie (1). »

1. Montalembert, *Moines d'occident*. T. II, p. 486.

Toutes les heures qui n'étaient pas occupées par le travail des mains étaient consacrées aux exercices de piété; la nuit même n'interrompait pas « leur ferveur d'oraison; » les religieux se succédaient par groupes pour chanter nuit et jour les louanges de Dieu; c'est ce que l'on appelait le *laus perennis*. Cette coutume avait été apportée d'Irlande par Colomban: à Bangor, au témoignage de Bède, 3000 moines, divisés en sept chœurs, faisaient monter vers Dieu des prières ininterrompues. L'église d'Irlande avait elle-même emprunté cette coutume au monachisme égyptien et palestinien (1). Jonas ne mentionne pas le *laus perennis*, ni dans la vie de Colomban, ni dans celle de ses disciples. Mabillon en conclut que cette coutume n'existait à Luxenil que depuis l'abbé Wandalong; mais il paraît avoir modifié son opinion: toutefois il n'en est pas fait mention dans la règle. Saint Bernard dit cependant expressément qu'elle exista dès l'origine. (Voyez *Vita S. Malachii*, c. 6).

Nous ne pouvons pas insister sur les occupations ordinaires du monastère: tous les arts manuels y étaient pratiqués, il fallait que les moines se suffissent, à une époque où les populations étaient rares. Souvent les moines interrompaient leurs travaux manuels pour passer quelques heures à la transcription des manuscrits. Les

1. Il y a toujours eu une sympathie mystérieuse entre l'Irlande et l'Orient. La religion qui précéda le christianisme en Ibérie se rapprochait beaucoup des religions persanes et indiennes. Voyez Hersart de la Villemarqué, *Légendes celtiques*, Paris, 1864, *Introduction*, p. XIV. Voyez aussi les pages 19 et ss. de *l'Etude critique sur saint Patrick* de B. Robert.

moines irlandais se distinguaient par leur habileté d'écrire; ils y avaient même acquis une telle autorité que plusieurs de leurs caractères furent adoptés sur le continent. Ils ornaient leurs écritures de fines images coloriées en miniature. Aussi sont-ils souvent cités avec éloge pour leur grand art d'écrire. Pour les études qui y étaient en honneur, on peut croire que c'était les mêmes que dans les monastères irlandais (voir ch. I. § I.).

Vingt années se passèrent pendant lesquelles la prospérité de l'œuvre ne fit que croître. Colomban, retiré dans la solitude, visitait souvent ses trois monastères. Il les soumit à une règle particulière, celle qui porte son nom, règle excessivement sévère qui ne s'explique que par la barbarie générale et l'excessif relâchement des mœurs de cette époque; c'est à cette période que se rapporte aussi la rédaction de ses instructions. Nous analyserons et critiquerons ces différents écrits dans la deuxième partie de notre travail.

CHAPITRE III.

COUTUMES PARTICULIÈRES DE COLOMBAN. QUERELLE DE LA PAQUE. SES LETTRES AU CONCILE ET AU PAPE.

§ 1. — *Particularités de l'Église d'Irlande. Querelle de la Pâque.*

Les années passées par Colomban dans les monastères d'Annegray, de Luxeuil et de Fontaines, furent remplies de troubles et de luttes. L'Église d'Irlande se séparait de l'Église romaine par quatre caractères distinctifs : le mariage des prêtres, la tonsure dite de Saint-Jean, les cérémonies accessoires du baptême, et la célébration de la Pâque suivant la coutume orientale. Colomban avait introduit en Gaule ces usages particuliers. Nous ne voyons pas qu'on lui ait rien reproché sur le premier point, mais, pour les autres, les évêques francs l'accusaient violemment d'hérésie ou tout au moins d'infidélité. Ils étaient indisposés contre lui à cause de la position de ses monastères vis-à-vis de l'Épiscopat. En Irlande, on ne connaissait aucune hiérarchie épiscopale : le monastère qui s'était élevé le premier et d'où les autres étaient sortis avait le pouvoir sur ces derniers : toutes les affaires ecclésiastiques étaient réglées par lui et même les ordinations en dépendaient. Colomban avait adopté cette

coutume ; « il ne voulut point subordonner ses monastères aux évêques dont les efforts ne tendaient qu'à augmenter leurs richesses et leur influence ; il les offensa ainsi et se créa en eux un parti hostile puissant ; ce que Colomban regardait comme un droit n'était à leurs yeux et suivant leur juridiction qu'une faveur et une exception. »

Entrons dans le détail des divergences du moine irlandais. Le baptême s'administrait dans son pays, au dire de Michelet (1), en plongeant les enfants 3 fois dans l'eau, ou dans du lait si les parents étaient riches. — Quant à la tonsure en usage dans ses monastères, elle différait sensiblement de la tonsure ordinaire : elle consistait à se raser le devant de la tête d'une oreille à l'autre, tandis que la tonsure ordinaire a la forme circulaire et n'occupe que le sommet de la tête (2). — Ces deux points relativement secondaires, les évêques n'eussent probablement point songé à les relever, n'eût été la question de la Pâque que Colomban célébrait à

1. *Hist. de France*, T. I, 314.

2. Il est à remarquer que les Irlandais ne se rasaient la tête que par devant en demi-cercle, c'est-à-dire d'une oreille à l'autre, le dessus de la tête ne l'étant point. Ce qu'ils faisaient, disaient-ils, pour imiter l'apôtre Saint-Jean, au lieu que les Romains, qui prétendaient imiter l'apôtre Saint-Pierre, se rasaient tout le dessus de la tête et laissaient en bas des cheveux en forme de cercle, et que les Grecs se rasaient toute la tête, sans y laisser de cheveux, voulant être semblables par là, à ce qu'ils disaient, à Saint-Jacques, frère de Jésus-Christ et à l'apôtre Saint-Paul ; mais apparemment que ceux-ci ont changé de sentiment dans la suite, puisqu'ils ne se rasent plus et laissent croître entièrement leurs cheveux. Voir *Hist. des ordres monastiques*, s. n. Paris, 1718, T. V. p. 75.

une époque différente de la leur, et qui offrait ample matière à la polémique. On peut dire de cette malheureuse question de la Pâque qu'elle empoisonna toute la vie du saint ; on se disputa de part et d'autre indéfiniment, Colomban soutint énergiquement son point de vue, sans jamais consentir à l'abandonner, en appelant à un pape, puis à un synode, puis à un autre pape, avec une opiniâtreté vraiment digne d'une meilleure cause.

Sur la fête de Pâques dit Hertel (1), existaient deux manières de voir.

I. On célèbre la fête de Pâques le 14 nisan quel que soit le jour où il tombe ; c'était la coutume de l'orient des *quartodécimans*.

II. On célèbre la semaine dans laquelle tombe le 14 nisan, comme semaine de fête, Pâques le dimanche et le vendredi comme jour de la mort du Christ. Ceci était l'usage de l'Occident, mais ici on rencontrait trois interprétations différentes.

1. On célèbre Pâques du 14 au 20 nisan inclusivement c'est-à-dire, si le 14 nisan tombait un dimanche, on célébrait Pâques ce jour-là ; s'il tombait un jour de la semaine, Pâques était le dimanche suivant.

2. On célèbre Pâques du 15 au 20 nisan inclusivement c'est-à-dire si le 14 Nisan tombait un dimanche on ne célébrait Pâques que le dimanche suivant, soit le 21 nisan.

3. On célèbre Pâques, du 16 au 22 nisan inclusivement comme au n^o 2.

De ces trois opinions c'est la deuxième qui l'a em-

1. Hertel. p. 412.

porté sur les autres et s'est maintenue; la troisième avait d'ailleurs peu de partisans, tandis que la première fut adoptée par les Irlandais; elle leur fut reprochée comme une hérésie. Toute la divergence venait du calcul différent du 14 Nisan. Ce jour tombait la première pleine lune après l'équinoxe du printemps; afin de calculer ce jour, on avait dressé divers cycles lunaires (*calculi, circuli*). On suivit à Rome le cycle de 19 ans d'Anatole, puis celui de Victor, enfin celui de Denis le petit (et de Bède); mais en Irlande était en vigueur le cycle de 84 ans comparé, il est vrai, à celui de Victor. A cause de l'inexactitude du calendrier de Jules César aucun calcul ne correspondait exactement et des différences durent nécessairement se produire bientôt.

§ II. — *Lettre de Colomban à Grégoire I.*

En butte aux accusations violentes des évêques francs Colomban ne crut mieux faire que de convaincre le pape lui-même de la justice de sa cause; il écrivit à Grégoire le Grand une lettre qui nous a été conservée et qui jette un jour curieux sur la liberté dont jouissait encore la conscience individuelle vis-à-vis de la Papauté; Colomban signe « *vilis Columba* » il décerne au pape les plus grands titres, l'appelant l'honneur de l'Eglise « *Domino sancto et in christo Patri Romano pulcherrimo ecclesiæ decori* » etc., mais malgré ces protestations exagérées d'admiration et de respect, on sent bien qu'il ne se croit pas du tout lié par l'opinion du pape; il marque même assez peu de respect pour le prédécesseur

de Grégoire. « Tu crains sans doute la nouveauté et tu respectes l'autorité de tes prédécesseurs, surtout celle du pape Léon, mais je te prie, ne te fie pas trop à cette autorité, et à ton humilité : un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort. » Ce ton de franchise se continue jusqu'à la fin. Colomban cherche à prouver au pape que les calculs d'Anatole de Laodicée loués par Eusèbe de Césarée et par Saint Jérôme sont préférables à ceux de Victor. Il s'appuie sur l'usage des Églises occidentales (irlandaises) aux yeux desquelles on passerait pour hérétique en repoussant l'autorité de Saint Jérôme. Puis il signale au pape quelques abus scandaleux ; il lui demande ce qu'il pense des dignitaires simoniaques, des diacres adultères qui ont été élevés à l'épiscopat. « J'ai lu ton livre du Pastoral, dit-il en terminant, veuille m'envoyer ton travail sur Ézéchiël et ton exposition du Cantique des Cantiques. Applique-toi maintenant à éclaircir les obscurités de Zacharie. Je t'importune et te demande beaucoup, mais tu sais qu'on ne demande beaucoup qu'à ceux qui ont beaucoup. Quant à la question de la Pâque, si tu me réponds comme l'a fait ton Candide (1), qu'on ne peut pas changer ce qui a été établi anciennement, sache que cette ancienne institution n'est qu'une vieille erreur et que la vérité est encore plus ancienne (2). »

1. Ce Candide était légat du pape en Gaule.

2. *Quam ergo tu tam sapiens nimirum cujus carissima per orbem ut antiquitus sacri ingenii diffusa sunt lumina, Pascha tenebrosum colis?.... forte notam subire times.... novitatis antecessorum et maxime papæ Leonis auctoritate contentus es. Noli te, queso in tali questione humilitati tantum aut gravitati credere quæ sæpe*

Telle est la teneur de la première lettre de Colomban au Saint Siège. Toutes celles qu'il écrivit par la suite sont animées du même esprit ; c'est la même hardiesse de langage, la même liberté d'opinion, la même fermeté de caractère, la même énergie dans la revendication de ses droits. Le pape n'est pas pour lui celui qui détient les clefs de la vérité absolue et dont les paroles portent le sceau du Saint-Esprit ; c'est un évêque, un homme faillible que l'on peut conseiller, que l'on peut même blâmer ; au-dessus de l'autorité de Rome, s'écrie-t-il noblement, il y a celle de la vérité. Nous ne pouvons nous empêcher d'admirer ce simple moine, qui, avec la seule force du droit, se dresse devant la puissance la plus redoutable de son temps : le clergé romain ne nous a pas habitués à de tels spectacles.

§ III. — *Lettre de Colomban au synode franc et à Boniface IV.*

Colomban écrivit par deux fois à Grégoire ; nous voyons en effet dans sa lettre au concile, qu'il lui a envoyé encore *tres tomos* relatifs à la défense de sa pratique. Nous ne savons quelle réponse il reçut ; dans la collection des let-

falluntur. Melior est canis vivus leone mortuo.... Simpliciter enim ego tibi confitebor, quod contra sancti Hieronymi auctoritatem veniens, apud occidentis hæreticus seu respuendus erit. Legi tuum librum Pastorale.... stylo brevem, doctrina prolixum.... et si ut audiui a sancto Candido tuo hoc respondere volueris, temporis antiquitate roborata mutari non posse, manifeste antiquus error est ; sed semper antiquior est veritas quæ illum reprehendit.

tres de Grégoire, il ne s'en trouve aucune à l'adresse de Colomban ; le pape ne dut cependant pas se désintéresser de l'affaire. Enhardis par le silence du Saint-Siège, excités aussi par Brunehaut, comme nous le verrons plus loin, les évêques francs décidèrent de tenir un synode où se discuterait la question de la Pâque. Ils se réunirent en 602 à Châlons-sur-Marne, sous la présidence d'Arige, évêque de Lyon. L'affaire était jugée d'avance, la condamnation était certaine ; aussi Colomban ne voulut-il pas paraître à ce synode. Il se contenta d'écrire sa justification aux évêques assemblés. Cette lettre fort éloquente semble respirer moins de fière assurance que la précédente ; le saint n'abdique pas une seule de ses prétentions, il est toujours aussi inébranlable, mais il paraît souffrir de cette opposition haineuse de ses ennemis, il s'affecte de la condamnation qu'il prévoit. Cette deuxième épître présente un singulier mélange d'humilité et de dignité, de virile énergie et de sensibilité touchante.

« (1) Aux seigneurs saints, à mes pères en Christ, à

1. *Dominis sanctis, et in Christo Patribus, vel fratribus episcopis, presbyteris cæterisque sanctæ Ecclesiæ ordinibus, Columba peccator salutem in Christo præmitto.*

..... *Si evangelica mandata diligenter inquiratis, non miror quod in aliquantorum moribus contraria inveniantur. Sed sufficiat significare unumquemque ad sui Redemptoris exemplum... qui humilitatem primum prædicans.... si omnes humiles simus et pauperes pro Christo voluntarii, qui pro nobis pauper factus est, cum dives esset... veram pacem et integram caritatem... quæramus itaque simul, quæso vos, o amantissimi patres ac fratres et videamus qualis verior sit traditio, vestra an fratrum vestrorum in Occidente.*

mies frères les évêques, aux prêtres et aux autres ministres de la sainte Eglise, Colomban le pécheur. » Colomban commence par bénir Dieu de ce que tant de saints soient réunis pour traiter de la foi et des bonnes œuvres. Il regrette que les troubles des temps ne leur permettent pas de se réunir plus souvent, car plusieurs prescriptions canoniques sont méconnues.... « Si vous examinez soigneusement l'Evangile, vous ne pouvez manquer de trouver les mœurs de quelques-uns en contradiction avec ses préceptes ; qu'il me suffise de vous rappeler l'exemple du Rédempteur, qui a prêché en premier lieu l'humilité... Si nous voulons tous être humbles et pauvres d'esprit comme celui qui s'est fait pauvre pour nous, de riche qu'il était, une paix véritable, une charité parfaite régneront parmi nous. Cherchons donc ensemble, mes frères et pères bien-aimés, quelle est la tradition véritable, de la vôtre ou de celle de nos frères d'Occident.

Colomban passe alors à la question de la Pâque. Il appuie sa doctrine sur de nombreux passages de l'Ecriture ; puis il continue « Je ne demande à vos saintetés

Unum itaque depono a vestra sanctitate, ut cum pace et caritate meam comportetis insipientiam..... mihi liceat in his sylvis silere et vivere juxta ossa nostrorum fratrum decem et septem defunctorum.... videte quid faciatis ad istos veteranos pauperes et peregrinos senes.... melius vobis erit illos confortare quam conturbare.

Si ex Deo est ut me hinc de loco deserti quem pro Domino meo Jesu Christo de trans mare petivi, propellatis, meum illud propheticum dicere... Tollite me et mittite me in mare.

Orate pro nobis sicut et nos facimus, viles licet, pro nobis... unius enim corporis sumus commembra.

qu'une seule grâce, qu'il me soit permis de continuer à vivre en silence au sein de ces forêts, auprès des ossements de dix-sept frères que j'y ai déjà vus mourir. A vous, Pères saints, de voir ce que vous voulez faire de quelques vétérans, de quelques vieux pèlerins, et s'il ne vaut pas mieux les réconforter que les troubler.... Si c'est la volonté de Dieu que je quitte ce désert où je me suis retiré pour l'amour de notre Seigneur Jésus, je dirai comme le prophète : Prenez-moi et jetez-moi dans la mer. Priez pour nous, dit-il en terminant, comme nous prions pour vous, malgré notre bassesse.. Ne nous regardez pas comme étrangers. Tous, Gaulois, Ibériens, Bretons, nous sommes les membres d'un même corps. »

Condamné par le synode, Colomban ne se tient pas pour battu ; il sait se maintenir par la force et l'énergie morale qu'il oppose à toutes les attaques ; Grégoire meurt ; il espère obtenir justice de son successeur, et il écrit à Boniface IV (608-615). Cette lettre donne clairement à entendre que sa situation était fort compromise et qu'il avait à souffrir plus que jamais de son obstination à garder ses rites étrangers. Il s'excuse de ne pouvoir aller à Rome à cause de la guerre entre les Gaulois et les Lombards et demande à Boniface de conjurer au moins par lettres l'orage soulevé contre lui par les évêques de la Gaule. Il le prie instamment « de consoler par son assentiment de malheureux étrangers et d'appuyer de son autorité la tradition qu'ils tenaient de leurs ancêtres, si elle n'était point opposée à la foi, afin que, en vertu d'un décret suprême, il leur soit permis d'observer leurs rites sur la Pâque pendant le temps de leur pèlerinage ; leur vœu

principal est de vivre au milieu des Gaulois sans y troubler la paix de l'église, comme les saints Pères Polycarpe et le pape Anicet ont conservé la paix entre eux. »

Nous ne savons pas si Boniface répondit à Colomban ; ce qu'il y a de sûr, c'est que le moine irlandais conserva son rite tant qu'il resta en France ; nous le voyons pertinemment par la lettre qu'il écrivit de Nantes à ses disciples de Luxeuil. En Italie, il semble l'avoir abandonné. Après sa mort, ses monastères l'abandonnèrent à leur tour. En effet, au concile de Mâcon (623), parmi les griefs que le moine Agrestin (1) porta contre les rites particuliers de Luxeuil, il ne fut pas fait mention de la Pâque.

1. Agrestin ne trouva à reprocher aux disciples de Colomban que des particularités insignifiantes, comme de demander la bénédiction en entrant et en sortant du monastère, de faire le signe de la croix sur leur cuiller et leurs pots à boire, etc.

CHAPITRE IV

LE CONFLIT AVEC BRUNEHAUT. — COLOMBAN EST EXILÉ DE LUXEUIL.

§ 1. — *Le conflit avec Brunehaut.*

Si l'on peut regretter que ce soit à propos d'une pratique relativement secondaire que Colomban ait revendiqué les droits de la conscience, nous l'admirons sans réserve dans la lutte qu'il soutint contre Brunehaut et qui devait aboutir à son exil. Parmi les nombreux visiteurs qui venaient demander à Colomban le secours de ses prières, se trouvait Thierry II, roi de Bourgogne (né en 588). Ce prince, avec plusieurs excellentes qualités, nous est-il dit, se déshonorait par d'infâmes débauches. Colomban, contrairement à la pratique habituelle de l'Eglise qui tolérait en silence l'affreuse immoralité des rois mérovingiens, condamna sévèrement les mœurs licencieuses de Thierry, lui reprochant de s'adonner à des concubines, au lieu de jouir des douceurs d'un hymen légitime (1). Thierry pro-

1. *Theodoricus rex ad eum sæpe veniret et orationum ejus suffragium omni cum humilitate deposceret... Cæpit vir Dei increpare cur concubinarum adulteriis misceretur et non potius legitimæ conjugio solamine frueretur.* Jonas, c. 31.

mit de s'amender, et, sur le conseil de Colomban et de saint Didier, évêque de Vienne, épousa en 608 Ermenberge ou Ermengarde, fille de Betteric, roi d'Espagne. Brunehaut ne put voir d'un bon œil l'influence du moine étranger sur le jeune prince. Cette femme ambitieuse avait été exilée d'Austrasie par son petit-fils Théodebert en 598 à cause de ses intrigues politiques; en Bourgogne, Thierry, frère de Théodebert, lui avait abandonné complètement les rênes du gouvernement. Elle craignit que celui-ci, arraché à une vie de plaisirs, ne se mêlât des affaires publiques. Elle fit tout pour perdre ses nouveaux conseillers.

Elle commença par se débarrasser des moins puissants. L'évêque Didier qui avait conseillé le mariage du roi fut lapidé par ses sicaires. Ermenberge fut répudiée au bout d'un an et renvoyée chez son père. Frédégaire nous dit que Thierry ne consumma pas le mariage et retint la dot (1). Quant à Colomban, elle était trop superstitieuse pour songer à le faire assassiner, mais il lui était facile d'exciter la révolte dans le cœur d'un prince orgueilleux, en raison des reproches véhéments que le moine lui adressait continuellement. Un jour que Colomban était à la Cour, à la résidence de Bourcheresse (2), Brunehaut lui amena les enfants que Thierry avait eus de ses concubines : « Ce sont les enfants du roi, lui dit-elle, fortifie-les par ta bénédiction. » Mais Colomban : « Ils ne rè-

1. Frédégaire. *Chronicon. Vita S. Co'umbæ*, c. 30.

2. *Apud Brocariacam Villam*, Jonas, c. 35. On ignore l'emplacement de ce manoir royal.

gneront pas dit-il ; ils sont sortis de mauvais lieux (1). » Ce refus hautain blessa profondément le roi qui laissa Brunehaut maîtresse de poursuivre son ennemi.

Celle-ci voulut prendre les moines par la famine ; elle fit défendre aux voisins du monastère de Luxeuil de laisser sortir les moines ou de leur porter secours. Colomban tenta de faire lever l'interdiction ; il alla trouver Thierry à Epoisse, sans toutefois entrer chez lui (2). Le roi craignit de s'attirer la colère du ciel s'il rejetait la prière du saint, et, voulant le recevoir magnifiquement, envoya à l'endroit où il était resté, des serviteurs chargés de coupes et de mets délicieux. Que me veut-on, demande Colomban ? — Ce sont des présents que t'envoie Thierry, répondirent les serviteurs (3). — Qu'ils soient maudits ! s'écria le saint ; il est écrit « le Très-Haut réprouve les dons des impies » et il mit les vases en pièces (4).

1. *Regis sunt filii, hos tu benedictione robora. Nequaquam, inquit, istos regalia sceptrasuscepturos scias, quia de lupanaribus egressi sunt.* Jonas, c. 31.

2. *Apud Spissiam Villam.* Frédégaire, *Vita S. Columbae*, c. 35. On n'est pas plus d'accord sur l'emplacement d'Epoisse que sur celui de Bourcheresse.

3. *Tibi scias a rege fore directa. Abominatus ea, ait, scriptum est Munera impiorum reprobant Altissimus.* Jonas c. 32.

4. Qui pourrait croire que, pour une certaine école, tout ce récit est à l'honneur de Brunehaut ?

Voici ce que nous lisons dans l'historien jésuite Velly : Cette bénédiction grossièrement refusée à des enfants que leur naissance, même illégitime, n'excluait point de la régénération en Jésus-Christ, ces mets puérilement foulés aux pieds, ces mépris insolemment affectés des ordres du souverain, sont moins la matière d'un éloge que d'un juste blâme. On ne

Il ne fallait pas moins que cette rudesse intraitable pour dompter ces natures grossières. Brunehaut eut peur et Thierry promit de renoncer à sa vie scandaleuse. Combien de temps la réconciliation dura-t-elle, il est impossible de le dire ; nous sommes portés à croire que ce démêlé avec Brunehaut ne fut pas le seul et qu'il dut s'écouler plusieurs années entre l'incident du manoir de Bourcheresse et l'exil définitif de Colomban ; en tous cas, cet incident ne peut pas être antérieur à 603, le fils aîné de Thierry étant né en 602.

La promesse du roi ne fut point suivie d'effet. Alors Colomban, fatigué de le voir toujours retomber dans les mêmes vices, lui écrivit « une lettre pleine de flagellations » *litteras plenas verberibus*, et le menaça d'excommunication. Ceci peut paraître étonnant de la part d'un simple moine, mais le fait n'était pas sans précédent dans l'histoire. Brunehaut n'y tint plus ; elle poussa les évêques à redoubler d'attaques contre la règle de Colomban, et comme cette règle interdisait aux profanes l'accès du monastère, Thierry voulut voir si l'exclusion s'étendait à la personne du roi : il vint à Luxeuil et, interpellant Colomban, lui demanda pourquoi il fermait l'entrée de son monastère à

craint point de le dire : ou l'anecdote du zèle, de l'exil et du retour de Colomban est un conte apocryphe, ou ce bon solitaire n'avait pas les vertus qui sont l'âme du christianisme, la douceur, l'humilité, l'obéissance. Le satirique auteur ne s'est point aperçu qu'en voulant peindre Brunehaut sous les traits d'une cruelle furie, il faisait le plus brillant éloge de sa modération. La désobéissance du moine était un crime d'État, et par conséquent digne de mort. Il y a bien de la clémence à ne le punir que de l'exil (!). Velly, *Hist. de France*, Paris 1755. T. I, p. 179.

des chrétiens. Colomban répondit qu'il y avait un bâtiment réservé à ses hôtes. « Si tu désires recevoir mes bienfaits, dit le roi, ouvre tes portes à tout le monde. » — « Et toi, répond le saint, si tu veux les forcer, sache que je n'accepterai ni tes dons ni tes faveurs. Et si tu es venu pour détruire nos monastères et violer nos lois, apprend que ton royaume sera détruit et ta race exterminée ! » Thierry ne tint nul compte des menaces du saint ; il pénétra dans le monastère et s'avança jusqu'au réfectoire ; mais là, effrayé par les malédictions dont le poursuivait Colomban, il revint précipitamment sur ses pas. « Tu voudrais, dit-il au saint, que je te donne la couronne du martyr, je ne suis pas si sot (1) ! Seulement, puisqu'il te plaît de vivre en dehors de toutes relations avec les séculiers, tu n'as qu'à t'en aller par où tu es venu, et jusque dans ton pays. » Colomban déclara qu'il ne sortirait de son monastère que s'il en était arraché par la force. Thierry chargea Baudulphe de conduire le saint en exil à Besançon, où il devait attendre des ordres ultérieurs.

A peine arrivé à Besançon, sans s'inquiéter s'il trouble ou non l'ordre public, Colomban va à la prison, prêche l'Evangile aux condamnés, les convertit, brise leurs fers et les dérobe par des prodiges successifs à la poursuite du tribun préposé à leur garde. Personne n'ose mettre la main sur l'homme de Dieu ; il va loger dans la maison de saint Nicet, évêque de Besançon ; il y est si heureux qu'il lui semble être plutôt au ciel qu'en exil. Un matin,

1. *Martyrii coronam me tibi illaturum speras, non esse me tantæ dementiæ scias.* Jonas. c. 33.

il monte sur une colline qui domine le fleuve ; il attend qu'un garde vienne le reconduire dans la ville ; personne ne se présentant, Colomban prend le chemin de son monastère, où il arrive tout à coup, au grand étonnement et à la grande joie de ses disciples.

A la nouvelle de son retour, Thierry envoie des soldats pour le prendre, mais ceux-ci semblent frappés d'aveuglement ; ils tournent autour du saint sans l'apercevoir, tandis que lui, assis à l'entrée de l'église, continue tranquillement sa lecture, et assiste à leurs recherches impuissantes. L'officier dont les yeux se dessillent par la volonté d'en haut, effrayé de ce miracle, retourne auprès de Thierry lui raconter ce qui s'est passé. Le roi envoie d'autres soldats sous la conduite des comtes Bertaire et Baudulphe, avec la mission de l'arracher à sa retraite et de l'accompagner jusqu'en Irlande. Les soldats le trouvèrent priant à l'église, au milieu de tous ses moines, et lui enjoignirent de quitter le monastère. Colomban refusa : « Après avoir quitté ma patrie pour le service de Jésus-Christ, dit-il, je ne pense pas qu'il veuille que j'y retourne. » Les soldats les moins audacieux s'en allèrent, les autres se jetèrent aux genoux de Colomban, le suppliant de ne pas les forcer à une violence qu'ils ne pouvaient éviter sans danger de mort (1). Il sortit en pleurant ; toute sa communauté voulait le suivre en exil ; mais Thierry se serait bien gardé de ruiner les établissements dont son royaume

1. *Verum Dei hortantur ut illis misereatur qui ad tale opus patrandum infideliter fuerant selecti, eorumque periculo consulerit...*
Jonas, c. 36.

me devait retirer tant d'avantages : les moines irlandais seuls durent accompagner Colomban. Ils étaient encore douze ; un seul d'entre eux était mort, Colomban le jeune ; un autre, Desle, accablé par l'âge et les infirmités, ne put se mettre en route ; il resta en Gaule et fonda l'abbaye de Lure. Attale fut placé à la tête des moines restés à Luxeuil. Les exilés partirent sous la conduite d'un des leudes de Thierry appelé Ragomond.

Dans ce conflit avec la cour royale, conflit contemporain de sa lutte avec l'Épiscopat et la papauté, Colomban s'élève à la hauteur d'un prophète : on ne peut lire ses récits si dramatiques sans se reporter par la pensée aux scènes analogues de l'Ancien Testament. On croit reconnaître un de ces Voyants antiques qui sortaient parfois du fond de leur solitude pour reprendre les rois idolâtres et leur démontrer les décrets de l'Eternel. Il en a les traits pittoresques, le caractère impétueux, la parole hautaine. Il accomplit sa tâche avec cette détermination que l'âme revêt seulement quand elle a reçu une mission divine ; quelques difficultés qu'il doive rencontrer, il ira droit son chemin, méprisant les insultes, les persécutions, le martyre. Il garde vis-à-vis de tous, peuple, prêtres et roi, son indépendance et son franc parler, il se constitue de plein droit, au milieu de ces temps barbares, le gardien de la justice. Il se laisse emporter parfois par une sainte violence ; il n'a point en effet les ménagements qui charment et séduisent, mais la fougue qui abat et qui subjugué. Il y a dans tous ces hommes d'un autre âge quelque chose de sauvage et de fier qui impose le respect et la soumission ; quelques esprits timorés se scan-

dalisent de tels emportements ; ils ne comprennent pas que des apôtres de Jésus-Christ puissent se départir d'une douceur toujours égale ; mais qu'ils se rappellent la corruption des rois mérovingiens, les assassinats de Brunehaut, le honteux silence du clergé, l'indocilité des caractères et l'affreuse dissolution des mœurs de cette époque, et sans se laisser arrêter par ce qu'il y a de brutal dans l'attitude et dans le langage de Colomban, ils songeront seulement à admirer son courage et sa fidélité.

§ II. — *Colomban part pour l'exil; son voyage à Nantes ;
sa lettre à ses disciples de Luxeuil.*

Thierry avait chargé Ragomond de conduire les missionnaires irlandais à Nantes, où ils devaient s'embarquer pour l'Irlande. La route qu'ils suivirent est assez curieuse ; ils prirent par Besançon, Autun, Avallon, les rives de la Cure et de l'Yonne jusqu'à Auxerre ; de là ils gagnèrent Nevers, où ils s'embarquèrent sur la Loire. Nous ne comprenons pas l'immense détour que fit le saint pour aller d'Autun à Nevers par Avallon et Auxerre ; plusieurs historiens croient que Colomban cherchait une occasion d'échapper à ses gardes ; nous sommes assez de cet avis quand nous voyons Colomban écrire à ses disciples qu'il retourne malgré lui dans son pays (*invitus*). Chacune de ses étapes fut marquée par des prodiges.

— A Nevers, un matelot ayant frappé un des compagnons d'exil de Colomban, Lua, d'un coup de rame, le saint s'écria : « Pourquoi, cruel, ajoutes-tu à ma douleur ? pourquoi frappes-tu les membres fatigués de Jésus-Christ (1) ? Souviens-toi que la divinité se vengera de toi à l'endroit même où dans ta fureur tu as frappé le corps du Christ. » A son retour, nous dit Jonas, le matelot se noya à l'endroit même où il avait frappé Lua.

— A Orléans, impossible d'acheter des vivres. « Celui qui accueillait un homme mis hors la loi payait la somme énorme de 600 deniers ». Une femme syrienne « de cette colonie d'orientaux dont la présence en Gaule est déjà signalée Childebart I (2) », lui offrit l'hospitalité. *Nam et ego sum advena*, moi aussi, je suis étrangère, lui dit-elle. Son mari était aveugle, Colomban lui rendit la vue (3). Dans la même ville, plusieurs possédés obtinrent leur délivrance par son moyen.

— Comme on approchait de Tours, il demanda à s'arrêter devant la ville pour y honorer saint Martin. Les gardes veulent s'y opposer ; les bateliers font force de rames, mais Colomban, par une prière, arrête la barque. L'esquif refuse de passer devant le tombeau de saint Martin et, comme s'il était animé de l'esprit indocile de Colomban, il se dirige avec la rapidité d'une flèche

1. *Cur crudelis, addis mihi mœorem? Cur fessa Christi membra cædis? Memento, te a Divinitate ultionem in hoc loco recepturum, in quo Christi membra furiosus percussisti.* Vita Columbani, c. 40.

2. Montalembert. *Moines d'occident*, T. II, p. 494.

3. Jonas c. 41.

vers le bord. Il faut débarquer, on débarque en effet (1). Il est invité à la table de l'évêque Léoparius avec quelques seigneurs francs, et comme l'un deux, Chagnoald, lui demandait ironiquement la cause de son exil : « C'est ton Thierry, ce chien, qui me chasse. Sache qu'avant trois ans, lui et ses enfants seront disparus (2). » A Auxerre, Colomban avait fait la même prophétie à Ragomond ; c'est en 613 que l'événement arriva, l'exil de Colomban est donc de 610 ; nous avons indiqué plus haut toute l'importance de cette date pour la chronologie de notre étude.

— A Nantes, l'évêque Suffronius leur refusa des secours ; les vivres étaient épuisés ; les missionnaires furent deux jours sans manger ; le troisième, une dame du nom de Procula leur envoya 100 mesures de vin, 200 de froment et 200 boisseaux de fruits. Colomban allait quitter pour toujours la Gaule, du moins il le pensait : il ne peut s'éloigner du théâtre de ses travaux sans une profonde émotion ; aussi écrit-il à ses frères de Luxeuil des recommandations touchantes. Jusqu'ici nous avons reconnu en Colomban un caractère rigide, une âme inflexible, ici nous touchons du doigt les qualités de son cœur : il se montre plein de la plus tendre affection pour ses fils spirituels. « *Dulcissimis fratribus*, écrit-il, *discentibus carissimis, fratribus frugalibus, cunctis simul monachis, Columba peccator.* »

1. Ampère, *Hist. littér. de la France*, T. II, p. 400.

2. *Canis me Theodoricus meis a fratribus abegit. Hæc ergo auribus infer et ipsum et suos liberos intra trienni esse circulum delendos.* — Jonas, c. 42.

On le voit plein de sollicitude pour les communautés qu'il a fondées ; il voudrait en assurer la prospérité, et il recommande l'harmonie intérieure, la pureté des élections, la confiance, la force d'âme, l'union. Il voudrait qu'on éloignât ceux qui troubleraient la paix de la maison.... Il se rappelle que Waldolène était absent au moment de son départ, il lui envoie le baiser d'adieu... Puis il donne quelques conseils à son bien-aimé Attale qui a maintenant la responsabilité des trois monastères ; qu'il soit un père pour tous ceux qui lui obéiront fidèlement. Enfin, la pensée de son exil lui arrache des larmes ; mais il les refoule bientôt, car un bon soldat ne pleure pas. L'Évangile n'est-il pas là pour nous fortifier ? il enseigne aux vrais disciples du crucifié à porter leur croix. La victoire finale est certaine, pourquoi se décourager ? « Sans adversaires, point de lutte, et sans lutte, point de couronne. » Le saint est fortement ému, c'est pourquoi sa lettre est incohérente ; il s'en excuse. « L'amour n'a point d'ordre, dit-il.... Priez pour moi, afin que je vive en Dieu!.... » Entre temps, il les exhorte à rester fidèles à leur doctrine sur la Pâque (1).

Colomban ne devait cependant pas retourner en Irlande. Jonas nous dit que le navire sur lequel il était

1. *En promanant lacrymæ ; sed melius est obturare fontem : non enim fortis est militis plorare.... hæc est enim veritas Evangelii, ut vere Christi crucifixi discipuli eum sequantur cum cruc e... Si tollis hostem, tollis et pugnam Si tollis pugnam, tollis et coronam... Amor non tenet ordinem ; inde missa confusa est... Orate pro me, viscera mea, ut Deo vivam... Epistola IV, Nigne, t. LXXX, p. 270.*

embarqué, à peine en pleine mer, fut rejeté sur les côtes de la Gaule, où il resta trois jours sur la plage. Comprenant **que** Dieu s'opposait au départ du saint, le maître du navire aurait déposé les moines irlandais sur le rivage et continué aussitôt sa route avec un vent favorable. Il est fort probable que le miracle fut inutile. Dans la fin de sa lettre, Colomban semble indiquer, en effet, que les gardes se relâchèrent de leur surveillance, comme s'ils voulaient favoriser sa fuite. Il était trop heureux de pouvoir continuer sa carrière de missionnaire pour ne pas mettre à profit cet indice ; il quitta Nantes immédiatement pour pénétrer sur le territoire Neustrien : il se sentait encore assez d'énergie pour commencer une nouvelle œuvre.

CHAPITRE V

COLOMBAN VA A LA COUR DE THÉODEBERT. SON SÉJOUR A TUGGEN ET A BREGENTZ. IL PASSE EN ITALIE, SOUTIENT LE ROI DES LOMBARDS DANS SA QUERELLE CONTRE LE PAPE ET FONDE LE MONASTÈRE DE BOBBIO, SA MORT.

§ I. — *Au lieu de retourner en Irlande, Colomban va à la cour de Théodebert; son voyage.*

Colomban se rendit à la cour du roi de Soissons et de Neustrie, Clotaire II, prince sage, nous dit Jonas (1), qui, en digne fils de Frédégonde, reçut bien le proscrit de Brunehaut. Clotaire pria Colomban de se fixer dans son royaume, mais le saint craignit d'être un sujet d'inimitié entre les deux princes, ou plutôt il préférerait se mettre sous la protection du roi d'Austrasie, Théodebert, qui était fort bien disposé à son égard : nous voyons en effet qu'en 609 ce dernier demanda au saint de lui désigner un de ses disciples pour le siège épiscopal de Verdun. Il pria donc Clotaire II de lui donner un sauf-conduit jusqu'en Austrasie. Colomban partit pour Metz en passant par Paris et Meaux.

A Paris, Colomban délivre un possédé. A *Pipisinium* (2),

1. *Clotharius in amore sapientiæ*. Jonas, c. 48.

2. Duplessis (*Hist. de l'église de Meaux*. Paris, 1731, T. I. p. 13) croit qu'il s'agit ici de Champigny.

dans les environs de Meaux, il fut reçu avec de grands honneurs, par le Burgonde Hagnéric ou Cagnéric, dont le fils aîné, Chagnoald, portait l'habit monastique à Luxeuil depuis 15 ans. Son deuxième fils, Burgondofaron devint, un moine illustre ; Jonas a écrit sa vie. Quant à sa fille Burgondofare, qui était alors fort jeune, elle fut consacrée au Seigneur par saint Colomban et fonda plus tard le monastère de Faremoutier.

Au village d'*Ulliacum* (1), Colomban logea dans la maison d'un seigneur franc du nom d'Authaire. Ce seigneur avait deux fils encore jeunes, Adon et Dadon ou Audoen. « Sa femme Aiga les présenta à l'homme de Dieu qui leur donna sa bénédiction. Ils devinrent l'un et l'autre célèbres par leur sainteté. » L'aîné fonda un monastère de religieuses à Jouarre qu'il soumit à la règle de saint Colomban, Audoen (Saint-Ouen) créa celui de Rebaix pour les hommes. Les Bollandistes donnent à Authaire un troisième fils, Radon, qui serait resté laïque.

Théodebert reçut le saint avec de grandes démonstrations de joie (2) ; depuis l'exil de Colomban, il avait donné asile à plusieurs moines de Luxeuil, Eustaise, Attale, Babilène, etc., chassés par la persécution de Thierry. Il engagea Colomban et ses compagnons à prêcher la foi aux nations idolâtres, il lui désignait un endroit « *inter fines Germaniæ* ». Colomban accepta l'offre. Il s'embarqua sur le Rhin au-dessous de Mayence où l'évêque Leonisius les fournit abondamment de vivres, remonta le fleuve jusqu'à Zurich et arriva à Tuggen.

1. Aussy-sur-Marne.

2. *Quans suis sedibus recepit*. Jonas, c. 51.

§ II. — *Son séjour à Tuggen et à Bregentz.*

Les Alemans et les Suèves du voisinage étaient idolâtres. Il rencontra un jour une troupe de barbares qui faisaient bouillir de la cervoise dans une grande chaudière pour l'offrir à leur Dieu Wodan (Odin). Colomban leur prêcha l'Évangile. Il y avait quelques chrétiens dans le voisinage, paraît-il, mais fort peu éclairés. Malheureusement, le zèle de Gall perdit tout : le compagnon du saint brisa les idoles des païens. Ceux-ci, furieux d'un tel sacrilège, résolurent de tuer Gall et de fustiger Colomban. Les saints s'enfuirent à la hâte.

Ils arrivèrent à Arbon chez un vieux prêtre du nom de Villimar : celui-ci vivait au milieu d'une population romane, et dès longtemps chrétienne. Gall les émerveilla tous par sa vaste érudition et son habileté à la pêche. Ils demeurèrent là sept jours ; puis partirent à la recherche d'un endroit propre à bâtir un monastère ; ils le trouvèrent à Bregentz (dans le Tyrol), sur les bords du lac de Constance.

C'était un vaste désert, nous dit Jonas « une plaine riche et fertile, entourée de hautes montagnes. » Il y avait là un petit oratoire consacré à Sainte-Aurélie, où étaient restées attachées trois images dorées que les païens prenaient pour des représentations de leurs dieux. On reprit la vie des premiers temps, vie fort difficile, comme nous l'avons indiqué plus haut. Ils souffrirent plusieurs fois de la faim ; comme à Annegrays, ils durent leur salut à

plusieurs secours providentiels : le plus remarquable, c'est l'arrivée soudaine de milliers d'oiseaux qui s'abattirent à leurs pieds et qu'ils purent prendre à la main. L'évêque de Constance, Gaudence, leur envoya du blé, pendant une disette ; avec le temps, on eut un jardin potager ; la pêche fut aussi d'une grande ressource pour l'approvisionnement du monastère.

Les légendes abondent sur le séjour de Colomban à Bregentz ; un jour que Gall pêchait, il entendit le démon de la montagne appeler le démon des eaux. « Lève-toi, lui dit-il, et viens à mon secours : nous arriverons peut-être à chasser ces étrangers. — Peine inutile, répond l'autre ; en voici un à qui j'ai vainement essayé de nuire (1). » Dans la montagne, le saint rencontre un ours qui dépouille les arbres et jette par terre une énorme quantité de fruits. Colomban ne veut pas affamer l'animal, il partagera avec lui la forêt, à l'amiable. L'ours, paraît-il, ne se permit plus de sortir de la portion de territoire qui lui était cédée.

Colomban resta trois ans à Bregentz ses succès paraissent y avoir été beaucoup moins considérables qu'en France et en Italie ; c'était à son disciple Gall que devait échoir l'honneur de fonder en Suisse une communauté prospère. Cependant le zèle impétueux de ce dernier faillit ici comme à Tuggen compromettre l'œuvre com-

1. *Audivit dæmonem de culmine montis pari suo clama tem qui erat in abditis maris, quo respondente: Adsum... Consurge in adiutorium mihi... En unus illorum est in pelago cui nunquam nocere potero...* Mabillon, *Acta sanctorum O. S. B.* Paris, 1669, T. II, p. 233.

mencée ; il brisa les idoles des païens. Les habitants s'étant soulevés contre eux, Colomban lança contre les rebelles l'imprécation suivante : Dieu, maître du ciel, à la volonté duquel, tout est soumis, réduis cette génération à une telle détresse que ce qu'elle machina contre les serviteurs de Dieu retombe sur elle ; que ses fils périssent lorsqu'ils seront parvenus à l'âge viril, livre les à la stupidité et à la démence, de sorte qu'accablés de misère, ils comprennent leur ignominie et soient confondus, afin que s'accomplisse sur eux cette parole du Psalmiste « sa douleur retombera sur leur tête, et leur iniquité descendra sur leur front. » Ampère, à qui j'emprunte ce passage, remarque que la terrible formule d'excommunication est en germe dans les paroles de ce moine (1).

III. — Il passe en Italie et soutient le roi des Lombards dans sa querelle théologique. Sa lettre au pape.

Colomban, ayant appris que Thierry venait de déclarer la guerre à Théodebert, courut à la cour d'Austrasie supplier le roi de se faire clerc pour échapper à la mort. Les Francs qui accompagnaient le roi se mirent à rire : « Nous n'avons jamais entendu dire qu'un mérovingien ait quitté le trône volontairement pour se faire moine. — S'il ne veut pas l'être de gré, s'écria Colomban, il le sera de force », et il revint à Bregentz. Les deux frères en vinrent aux mains dans les plaines de Tolbiac. Théodebert vaincu perdit son royaume ; amené à Brune-

1. Ampère, *Hist. litt. de la France*, p. 400.

haut, son aïeule, il fut tondu et, peu après, mis à mort. L'Austrasie était tombée aux mains de Thierry, il fallut fuir. D'ailleurs leur situation n'était plus tenable ; les habitants avaient déjà fait périr deux de ses compagnons qu'ils accusaient auprès de Gauzon, duc de Souabe et d'Almanie, d'effaroucher le gibier de ses chasses. Colomban rassembla tout son monastère et l'on décida de quitter ces lieux inhospitaliers. « Nous avons trouvé une conquête d'or, leur dit-il, mais elle est pleine de serpents. »

Où se diriger ? Jonas rapporte que Colomban avait l'intention de convertir les Slaves, mais que dans un songe, un ange lui apparut et lui désigna l'Italie. Il est probable que le saint ne se sentait plus assez d'énergie pour commencer une mission aussi difficile ; il avait alors 72 ans ; depuis longtemps, il était chassé d'un pays dans l'autre ; ses meilleurs disciples allaient se séparer de lui, Eustaise, pour retourner à Luxeuil, Cagnoald pour rentrer en Gaule, Sigisbert, Gall, etc. : il n'osa pas affronter une nouvelle vie de dangers et de persécutions et il se dirigea vers l'Italie où Agilulfe ne pouvait manquer de le bien recevoir. Cette défaillance, fort compréhensible à l'âge où était arrivé Colomban, est la seule que nous puissions signaler dans toute sa carrière. Gall, malade de la fièvre, demanda à rester en Suisse. Colomban, irrité de cette mollesse. « Te voilà dégoûté des travaux que je t'ai fait endurer, s'écria-t-il, je te défends, tant que je vivrai, de dire la messe. Gall chercha une retraite où construire un monastère ; quand il l'eut trouvée, il planta en terre une croix de bois, y suspendit son reliquaire et se mettant à genoux devant, il dit : Voici le lieu de mon repos pour

toujours ; j'y demeurerai, puisque je l'ai choisi. Telle fut l'origine du célèbre monastère de Saint-Gall.

Agilulfe, roi des Lombards (590-615) et sa femme Théodelinde, l'amie de Grégoire-le-Grand, accueillirent avec joie les missionnaires irlandais(1). Ce voyage tombe en 613 ; il y avait 3 ans que Colomban était exilé de Luxeuil. Sur l'invitation d'Agilulfe, il se mit à prêcher contre l'Arianisme qui infestait les états du prince. Il écrivit même, contre les hérétiques, un livre qui est malheureusement perdu ou du moins, qu'on n'a pas encore retrouvé. Il entra aussi dans la lutte que le roi soutenait contre l'orthodoxie romaine, en faveur des partisans des Trois Chapitres. On appelait de ce nom les écrits de Théodore de Mopsueste et de Théodoret contre ceux de saint Cyrille et la lettre d'Ibas d'Edesse à Maris Persan ; ils avaient été condamnés comme nestoriens par le concile de Constantinople (553), bien qu'ils eussent été approuvés par celui de Chalcédoine (451). Colomban épousa la cause du roi contre le Saint-Siège avec une facilité qui nous semblerait extraordinaire si nous ne connaissions déjà sa complète indépendance vis-à-vis de l'évêque de Rome. Il écrivit à Boniface IV une lettre étonnante de hardiesse, où les écrivains catholiques s'efforcent de ne voir que « l'éloquence désordonnée et le zèle amer des hommes du Nord, » mais qui est bel et bien la négation absolue de l'autorité du Saint-Siège en matière de foi. Bossuet a pu s'appuyer sur cette épître de Colomban

1. Des 13 disciples qui l'avaient accompagné en Gaule, il avait encore auprès de lui Domoalis, Eunocus Equanocus, Comininus et Gurgan.

contre la doctrine de l'infailibilité du pape dans le livre IX de la déclaration du clergé de France, ch. 25. Le saint reproche à Boniface de réclamer plus d'autorité que les autres dans les choses divines. Il condamne le pape Vigile pour avoir rejeté inconsidérément la doctrine de Théodore de Mopsueste ; il s'étonne que Vigile figure au nombre des évêques catholiques ; il demande même à Boniface, de se purger du soupçon d'hérésie devant un concile. Enfin il déclare que ce n'est que par la pureté de la doctrine et de la foi que la puissance et l'autorité du successeur de saint Pierre seront à l'abri de toute atteinte.

Cette lettre fort éloquente est tout à fait caractéristique. Elle est aussi fort bizarre à cause des protestations d'humilité du moine, le titre en est excessivement curieux : *Pulcherrimo omnium totius Europæ, ecclesiarum capiti, papæ prædulci, præcelso præsuli, Pastorum Pastori reverendissimo speculatori humillimus celcissimo, maximo, agrestis urbano, micrologus eloquentissimo, extremus primo peregrinus indigenæ, pauperculus (mirum dictu! rara avis) præpotenti scribere audet Bonifacio Patri Pahumbus.*

La chose la plus étonnante de toutes, c'est que l'auteur d'une pareille lettre ait été canonisé.

§ IV. — Colomban fonde le monastère de Bobbio et meurt

Colomban ne voulut pas rester longtemps à la cour d'Agilulfe : toutes ces luttes le fatiguaient ; il fut heureux d'obtenir du roi des Lombards la concession du territoire

de Bobbio, dans une gorge de l'Apennin, non loin des bords de la Trebbie où Annibal avait vaincu les Romains. Il y avait là une vieille église de Saint-Pierre que l'on restaura et autour de laquelle s'éleva petit à petit le monastère. A peine fondé, ce monastère vit accourir dans ses murs un grand nombre de disciples qu'y attirait la réputation du saint. La dernière création de Colomban ne devait pas être la moins importante.

La gloire de Bobbio repose surtout sur la grande collection de manuscrits que les moines y amassèrent. Ces manuscrits comprenaient les chefs-d'œuvre de la littérature païenne ; il les grattèrent et écrivirent à la place les ouvrages des Pères de l'Eglise. Il a été facile de retrouver la première écriture. Muratori a donné le catalogue de 700 manuscrits qu'on y possédait au x^e siècle : c'est de là que vinrent les fameux palimpsestes dont le cardinal Maï a tiré le *De republicâ* de Cicéron en 1822 ; c'est de là que sortent également des exemplaires de la *Ciceronis oratio pro Scauro*, de Plaute, d'Ulphilas, etc. Ce monastère ne fut supprimé que sous la domination française en 1803 (1).

Colomban ne visitait sa communauté qu'à de rares intervalles ; il vivait retiré dans une caverne, où il avait élevé une chapelle à la sainte Vierge et où il se livrait avec ardeur au jeûne et à la prière. Ces exercices rigou-

1. Nous avons encore l'acte par lequel Agilulfe fait don à Colomban de Bobbio et des alentours. Il est intitulé : « *Privilegium sive prima donatio Flavii Agilulfi, Longobardorum regis, venerabili S. Columbano de territorio Bobiensi per millia quatuor ab omni parte concessum.* »

reux abrégèrent probablement ses jours. Il s'y éteignit le 21 novembre de l'année 615.

Quelques mois avant de mourir, il avait reçu une députation de ses moines de Luxeuil l'invitant, au nom de Clotaire II, à revenir en Gaule. Depuis 3 ans, des événements considérables s'étaient passés dans ce pays. Thierry était mort en 619. Sa mort ne paraît pas avoir été naturelle ; Jonas dit qu'il périt dans un incendie (1), Hildegaire, croit qu'il fut, empoisonné par Brunehaut (2). Sigebert, son fils qui lui succéda, fut battu par Clotaire II, ses frères furent pris, et impitoyablement massacrés avec lui, à l'exception d'un seul qui échappa. Quand à Brunehaut, son supplice fut atroce ; après l'avoir promenée pendant trois jours sur un chameau à travers le camp, pour l'exposer aux insultes des soldats, on l'attacha à la queue d'un cheval fougueux qui la mit en pièces dans sa course affolée. Clotaire II, resté seul maître de la Gaule, fit faire à Colomban les offres les plus brillantes : il lui promettait toutes les autorisations dont il aurait besoin pour bâtir de nouveaux monastères. Colomban se sentait près de sa fin, il refusa de retourner en Gaule, et tout en remerciant le roi franc de sa bonté, le pria de reporter sur ses monastères la bienveillance qu'il lui témoignait. Par égard pour le saint, Clotaire enrichit Luxeuil de donations considérables.

Avant de mourir Colomban voulut relever son disciple Gall de l'interdiction qu'il lui avait infligée ; dans ce but il lui envoya une lettre, accompagnée de son bâton de

1. Jonas. *Vita S. Columbani*, c. 58.

2. *Vita S. Faronis*.

voyage qui fut longtemps conservé sous l'autel de saint Gall.

Au rapport d'Ughelli (1), il fut enseveli à Bobbio dans un coffre de pierre que l'on plaça sous l'autel principal d'une crypte souterraine et qui reçut encore les restes de ses successeurs Attale et Bertulphe. Au neuvième siècle, sous l'abbé Gerland on voyait encore la coupe du saint et le petit sac où il mettait son évangile. Le 31 août 1482, on fit une translation solennelle de ses reliques et de celles d'Attale, de Bertulphe et de Babolène. Le corps de Colomban repose encore à Bobbio ; cependant la petite ville de Locmené, dans le diocèse de Vannes, se flatte de posséder également les restes du saint : il s'agit probablement des os d'un saint du même nom. Les hagiographes nous apprennent que le tombeau de Colomban, comme celui de tous les saints approuvés de Dieu, fit des miracles : c'est probablement à la vénération dont il fut l'objet que Colomban dut d'être canonisé, malgré son opposition constante à l'autorité du Saint-Siège.

Dans les miniatures qui représentent Colomban, nous le trouvons figuré de quatre façons différentes.

1° il bénit des animaux sauvages ; sur sa poitrine est marqué un soleil ;

2° il chasse un ours d'une caverne et s'y établit ;

3° il est debout, tenant une croix et une crosse ; sur sa poitrine est représenté un soleil ;

4° il fait sortir de l'eau d'un rocher ;

1. Ughelli, *Italia sacra*, Rome, 1644, t. V.

« Ces représentations se comprennent facilement : elles rappellent tel ou tel épisode de la vie du saint ; il est assez curieux que ce soit surtout ses rapports avec les animaux, qui aient fixé ses traits dans la légende. Quant à la présence du soleil sur la poitrine de Colomban, nous y voyons pour notre part le souvenir du songe que sa mère eut pendant sa grossesse : « Elle vit sortir de son sein un soleil qui illuminait le monde. »

DEUXIÈME PARTIE.

Écrits et Règle de Saint Colomban.

CHAPITRE PREMIER.

OUVRAGES PERDUS DE COLOMBAN.

Les écrits de Colomban ont été publiés pour la première fois par Flemming dans l'ouvrage « *Collectanea sacra, seu sancti Columbani, hiberni abbatis nec non aliorum aliquot, evetere ibidem Scotia seu Hibernia antiquorum sanctorum acta et opuscula, nunquam antehac edita* (Louvain, 1667, in-fol.). Il se servit des manuscrits qu'il trouva à Bobbio et qui contenaient la Règle, le Pénitentiel, les Instructions et les Lettres de Colomban. Ces écrits furent réimprimés dans la *Bibl. Lugd. PP. max. XII*, et passèrent de là dans la *Patrologie latine de Migne*, T. 80, où nous les avons consultés.

Un grand nombre des ouvrages de Colomban sont perdus ; il ont été probablement supprimés par la congrégation de l'Index. Flemming dit en effet que sous le pontificat de Paul V, plusieurs manuscrits furent transportés de Luxeuil et Bobbio à Milan et à Rome, où on ne les a pas retrouvés : il le tenait de la bouche même du biblio-

thécaire de Bobbio. L'Eglise romaine était fort intéressée à supprimer les écrits d'un ennemi qui avait laissé dans la mémoire des peuples une si grande réputation de sainteté (1). Il serait assez curieux que la suppression des écrits de Colomban se rattachât à la persécution dirigée contre Galilée; en effet, c'est sous Paul V que la doctrine de Copernic fut condamnée et que Galilée fut forcé d'abjurer sa théorie du mouvement de la terre. Peut-être craignait-on que le savant pisan ne rappelât l'exemple de Colomban, qui dans la querelle de la Pâque, avait battu en brèche les données astronomiques officielles, pour mettre en doute à son tour, l'autorité scientifique de la cour de Rome. Nous n'insistons pas sur ces rapprochements.

Voici les écrits du saint que nous ne possédons plus. L'ordre suivi est l'ordre chronologique. — 1. *Un commentaire sur les Psaumes* : Jonas en parle (c. 3 de la Vita). Colomban l'écrivit tandis qu'il était à l'école de Silenus. Sigisbert de Gembloux en loue le style plein d'élégarce, Trithème, dans son ouvrage *De scriptoribus ecclesiasticis* (n° 223) parle du commentaire de Colomban comme existant ; toujours est-il qu'on lui montra à Luxeuil un manuscrit qu'on attribuait à Colomban. Flemming dit avoir vu à Luxeuil un écrit qui paraissait être le commentaire, mais auquel les premières et les dernières pages manquaient.

On a retrouvé récemment dans la bibliothèque de Milan un manuscrit de cet ouvrage, intitulé *Expositio S.*

1. Michelet, *hist. de France*, T. I, p. 269.

Columbani super omnes psalmos (cod. Bob. c. 301). Ebrard prétend que des fragments en sont publiés dans les *Antiquitates italicæ* de Muratori. Comme il nous a été impossible de contrôler cette assertion, puisque ce manuscrit n'a pas encore été publié, nous ne pouvons rien en dire. Il avait été jusqu'ici attribué à saint Jérôme.

— 2. Plusieurs traités savants « *vel ad cantum digna, vel ad docendum.* » Jonas mentionne ces traités au même passage que le commentaire sur les psaumes.

Les n° 1 et 2 furent écrits en Irlande.

— 3. 2 lettres au sujet de la Pâque auxquelles fait allusion Colomban dans son Épître aux Pères ; la première était adressée aux Évêques qui devaient composer le synode, l'autre à Arige qui devait le présider.

— 4. Un traité envoyé au synode,

— 5. Une ou 2 lettres envoyées à Grégoire pour justifier sa façon de célébrer la Pâque.

— 6. Une lettre que Colomban écrivit au roi Thierry « *plenas verberibus litteras,* » à propos des débordements, et où il le menace d'excommunication.

Les n° 3, 4, 5, 6, furent écrits en Gaule.

— 7. Un écrit contre les Ariens que Jonas qualifie de fort savant, c. 59.

— 8. Une lettre adressée à Agrippin à propos de l'affaire des trois chapitres, elle est mentionnée dans la lettre IV à Boniface.

— 9. Une lettre à Clotaire II où il refuse de retourner en Gaule, et où il le prie de reporter sur ses monastères la bienveillance qu'il lui témoigne.

— 10. Une lettre à Gall où Colomban lève l'interdiction

qu'il a prononcée sur lui : cette lettre a précédé sa mort de quelques mois à peine.

— 11. Un commentaire sur les Evangiles. Le bibliothécaire de Bobbio a dit à Flemming qu'il possédait autrefois cet ouvrage, mais qu'on l'avait transporté avec plusieurs autres à Milan et à Rome.

Les n° 7, 8, 9, 10, 11, furent écrits en Italie.

Cette liste n'est certainement pas complète. Colomban doit avoir fait d'autres ouvrages : nous n'avons pu indiquer que ceux dont il est fait mention soit dans la *Vita* de Jonas, soit dans les propres écrits du saint.

Les œuvres de Colomban, telles que nous les trouvons dans la Patrologie latine de Migne, T. LXXX, se divisent naturellement comme suit :

- A. — Les lettres.
 - B. — Les instructions.
 - C. — La règle et le Pénitentiel.
 - D. — Les Poésies.
-

CHAPITRE II.

LES LETTRES DE COLOMBAN.

— Les lettres qui nous restent de Colomban sont au nombre de cinq ; les voici par ordre chronologique.

1. — *La lettre à Grégoire.* (*Epistola I* dans la *Patrologie latine*). — Elle fut écrite quelques années au plus après 590. En effet, Colomban y dit qu'il vient de lire son livre du Pastoral « *legi tuum librum Pastorale... stylo brevem...* etc. » et Grégoire le Grand publia son Pastoral fort peu de temps après son avènement qui eut lieu en 590.

D'ailleurs entre la date de cette première lettre et la mort de Grégoire I, arrivée en 604, il faut encore trouver la place de deux autres lettres écrites au même Pape, et qui ne nous ont malheureusement pas été conservées.

Voir cette lettre page 42 de ce travail.

2. *Epistola ad patres cujusdam synodi* (*Epistola II*, dans la *Patrologie latine*). — Ce synode se réunit en 602 à Châlons-sur-Marne comme nous l'avons vu page 23 de ce travail, sous la présidence d'Arige, évêque de Lyon.

Voir cette lettre pages 45 et s. de ce travail.

3. *Epistola ad Bonifacium* (*Epistola III* dans la *Patrologie latine*). — Elle fut écrite aussitôt l'avènement du pape, c'est-à-dire en 608 ou au commencement de 609.

Toutes ces lettres ont trait à la querelle de la Pâque ; elles furent écrites de Luxeuil.

4. *La lettre à ses disciples de Luxeuil* (*Epistola* IV). — Elle fut écrite de Nantes, au moment où Colomban pensait quitter la Gaule pour toujours ; elle est donc de 610.

Voir cette lettre page 58 de ce travail.

5. *La deuxième lettre à Boniface* IV. — Celle-ci fut écrite pendant que Colomban était à la cour d'Agilulfe, roi des Lombards ; il arriva en Italie seulement en 613 ; le saint y parle des troubles du royaume franc ; il fait allusion probablement à la guerre de Clotaire II, contre Sigebert II, fils de Thierry II, qui est de 613 également. La lettre doit être par conséquent de l'année 614.

Voir cette lettre page 68 de ce travail.

Toutes ces lettres ont été longuement analysées dans la première partie de notre thèse ; elles sont en effet intimement liées à l'histoire du saint. Elles sont écrites avec feu et reflètent merveilleusement le caractère impétueux et autoritaire du moine irlandais. Nous renvoyons aux remarques qu'elles nous ont suggérées, principalement aux pages 44 et 68.

La patrologie latine donne une sixième lettre adressée *ad quemdam discipulum*. Cette lettre a été tirée par Goldast d'un manuscrit du monastère de Saint-Gall et se trouve dans son *Parœneticorum veterum*, T. I, page 146 à 148. Il suffit d'un rapide examen pour voir qu'elle est identique à l'*Hymnus S. Columbani de vanitate et miseria vite mortalis*. Nous analysons cette poésie à la page 116 de notre travail.

CHAPITRE III

LES INSTRUCTIONS DE COLOMBAN

Elles portent le titre de « *S. Columbani abbatis sermonessive instructionesvariae* » Le *codex Bobb.* n'en donne que 13, la *Bibl. PP. max.* 17. Elles sont toutes d'une authenticité absolue, elles se retrouvent en effet dans tous les manuscrits. On a élevé des doutes seulement sur la quinzième, parce qu'elle n'a été communiquée que par Luc Wading, mais elle est absolument dans l'esprit et dans le style de Colomban.

Ces *Sermones sive Instructiones* ont dû être prêchés par Colomban sous une forme moins châtiée probablement, pendant ses missions ou à l'intérieur de ses monastères; plus tard il les écrivit et elles servirent de lecture aux moines de ses communautés. On ne retrouve plus dans les *Instructiones* le ton véhément des lettres de Colomban. Ici le saint n'a plus affaire à des ennemis dont les attaques incessantes et injustes surexcitent sa fougue : ils'adresse à des âmes bien disposées qu'il faut seulement entraîner à plus de perfection. Aussi sa parole est-elle pleine d'onction et de douceur ; il veut persuader et il emploie toutes les séductions pour y parvenir. Le style en est fort élégant ; les images abondent, toutes justes et saisissantes ; il affectionne l'antithèse qui met l'idée en relief et

frappe l'esprit ; à peine peut-on lui reprocher d'en abuser quelquefois. Tous les historiens s'accordent à louer le talent et l'éloquence de Colomban : voici l'appréciation des Bénédictins de l'*Histoire littéraire*. « Son style en prose est un peu dur, mais à cela près, il est peu d'écrivains de son temps, où l'on trouve plus de beautés. Ses discours sont en effet vifs, pressants, animés, assez latins pour son siècle... Les pensées y sont naturelles, le tour simple, uniforme, nullement guindé, les phrases concises et point embarrassées de grands mots inutiles. Enfin on peut dire qu'il y a de l'éloquence et que cette éloquence est persuasive, parce quelle est naturelle et soutenue par l'érudition (1) ». Colomban connaît à fond l'Écriture sainte et la littérature ecclésiastique : le texte vient sans effort à l'appui de l'exhortation ; on comprend tout ce que son enseignement dut tirer de force de sa connaissance approfondie de la parole de Dieu. Une courte analyse nous fera connaître l'enseignement du moine irlandais.

L'*Instructio* I est intitulée : *De Deo Uno et Trino*. C'est l'exposition de la doctrine de la Trinité, un seul Dieu en trois personnes « *Credat itaque primum omnis qui vult esse salvus, in primum et in novissimum Deum unum ac trinum, etc.* » Colomban blâme l'orgueil de ceux qui veulent connaître le Créateur alors qu'ils ne peuvent connaître la créature « *Intellige, si vis scire Creatorem, creaturam : si nec illam, tace de creatore* ». La piété naïve est plus savante que l'impiété raisonneuse : « *melior est enim, et plus scit pietas iacens quam impia loquacitas* ». On remar-

1. *Hist. littér. de la France*. T. III. p. 517.

que dans cette pièce une grande élévation d'idées et un style constamment à la hauteur du sujet. Les textes de l'Ecriture y sont amenés à propos. « On se rappelle involontairement le genre d'Augustin dans des sujets analogues. »

L'*Instructio* II traite « *De mortificatione vitiorum et acquisitione virtutum.* » Colomban déclare vaine la religion extérieure; la véritable piété consiste dans l'humilité du cœur. « *Ne simus ergo tanquam sepulcra dealbata : de intus, non de foris, speciosi ac ornati apparere studeamus; vera enim religio, non in corporis, sed in cordis humilitate consistit... Vana ergo nitibus colorata corporis religio, vana similiter corporalis sola afflictio, et cassa hominis exterioris diligentia nisi comitetur animi fructuosa temperantia. Quid prodest passiones impugnari a famulo, quæ inveniuntur pacem habere cum domino ?* » Toute cette instruction est animée d'un grand souffle spirituel.

Colomban s'inspire, dit-il, des enseignements de son maître Comgall qu'il appelle Faustus. « *Sancti scilicet Fausti luculan'issimam elegantissimamque doctrinam.* »

L'*Instructio* III a pour sujet : « *De sectando mundi contemptu et celestium bonorum amore.* » Le sage ne met pas ses affections à ce qui ne dure pas. « *Nihil hic sapiens diligere debet, quod nihil durat.* » Il y a donc du danger à vivre au milieu de choses trompeuses et fausses. « *Periculosum est ergo habitare inter fallentia et falsa.* » Le monde qu'il faut haïr, c'est soi-même. « *Conculcat mundum, qui seipsum vincit... nemo semetipsi parcens, mundum odire potest ; in se enim solo aut diligit aut odit...* Toutes ces paroles sont bien placées dans la bouche d'un moine. Colomb-

ban termine en conjurant ses frères d'aimer les choses invisibles, et il plaint l'homme d'être obligé de haïr ce qu'il voit et d'ignorer ce qu'il lui fait aimer.. « *O te miserum hominem ! quod vides debes odire, et quod amare te convenit, ignoras.* » La fin serait fort éloquenté si l'antithèse ne se prolongeait tant : « *Ne parcas cibo, ne fragili parcas vestimento, ne tibi tua preferas ; plus te ames quam tua ; plus animam quam res tuas : plus temet amare debes quam aliena. Quid enim tuum est, præter animam ?... O irremediabilis dementia* » etc.

L'Instructio IV roule sur la nécessité de supporter les maux de la vie présente pour être heureux en la vie future. « *Quod in præsentē vita laborandum, ut in futura quiescamus.* » L'auteur rappelle que rien ici-bas ne s'acquiert sans douleur et sans travail. « *Quantum tristitiæ vel mæroris in artificiis fabrilibus inest ? Quantum industriæ fabris cantibus vel etiam ædificantibus imminet ? Quantis verberibus, quibus doloribus musicarum discentes imbuuntur ?* » Si l'on souffre tant pour acquérir les biens temporels, que ne devons-nous pas supporter pour les richesses éternelles ? « *Quod si itaque pro temporalibus et insertis tanta et talia infatigabiliter tolerantur, quid nos pro æternis et veris certisque sustinere debemus, quorum finis æternus est ?* »

Colomban dut souvent répéter ces enseignements à des moines soumis, comme ceux de ses monastères, à la discipline la plus rigoureuse.

L'Instructio V est le développement de cette pensée : « *Quod presens vita non sit dicendæ vita, sed via. O vie mensongère, s'écrie-t-il, combien n'en as-tu pas séduits !* » « *O tu, vita, quantos decepisti, quantos seduxisti, quantos*

excecasti ! quam dum fugis, nihil es ; dum videris, umbra es ; dum exaltaris, fumus es, quæ quotidie fugis, quæ fugiendo venis... Qui te amant, non te sciunt, et qui te contemnant, ipsi te intelligunt. » L'abbé Guettée a traduit ce passage un peu librement, mais fort poétiquement : O vie passagère, combien d'hommes n'as-tu pas aveuglés ? Si je considère la rapidité de ta course, tu ne me parais rien ; ton existence n'a guère plus de réalité qu'une ombre. Ceux qui s'attachent à toi ne te connaissent pas ; tu n'es véritablement connue que de ceux qui méprisent tes plaisirs ; à peine viens-tu d'apparaître que tu t'évanouis comme un fantôme. A quoi puis-je te comparer ? à la course légère d'un voyageur, au vol rapide de l'oiseau, au nuage qui s'enfuit, à la vapeur nébuleuse qui disparaît dans l'espace (1).

Colomban conclut naturellement qu'elle n'est pas la vie, mais le chemin qui y conduit. « *via ergo ad vitam, et non vita.* » Ne cherchons pas sur la route ce quise trouvera seulement dans la patrie ; dans la patrie le repos et la paix ! « *ne queramus in via quod in patria futurum est ; in patria requies et securitas paratur.* »

L'*Instructio VI* porte comme titre : *Præsentem vitam similem esse umbræ*. C'est la suite de la précédente. L'auteur y exprime très fortement la constante mobilité, l'incessante variation de tout ce qui existe « *Quod sum, non fui, et non ero, et unaquaque hora aliud sum, et nunquam sto. Semper enim curro a die nativitatis usque ad diem mortis.* » Je n'ai pas plus d'attache, dit-il, aux choses que je vois

1. Guettée, *Hist. de l'Église de France*, T. II, p. 342.

qu'aux choses que je rêve : elles sont vaines les unes et les autres. Fuis donc, fuis, ô ombre de la vie mortelle, et que la vie véritable vienne bientôt. « *Utique me non plus satiant pro veris quæ videndo fugiunt, quam quæ somnianta includunt: utraque enim vana esse invenio.... Fuge ergo, fuge, o tu, vitæ mortalis umbra... ut cito vera vita veniat!...* » Quel intérêt y a-t-il pour nous à mourir demain plutôt qu'aujourd'hui ! Puisqu'il faut mourir, considérons la mort comme déjà présente. « *Quid enim interest nobis hodie, sive cras mori? Dum enim mori nobis necesse es, sic nobis est mors consideranda, quasi jamdiu præteriret.* »

L'*Instructio* VII est une dissertation « *De cæcitate hominis qui neglecto spiritu inservit corpori.* » Elle commence par une diatribe virulente contre le pauvre corps humain surchargé d'infirmités. « *O pullatam pellem, frustra lavis, quæ natura immunda est... o misera humanitas, intus putrida, felle, humore, lequire, sanguine, flegmate plena; foris vero pellem lavatam sed nunquam tamen mundatam. Non vides quid tua fistula pellis per sua foramina foveat?* etc., etc. — Pour Colomban, comme pour le catholicisme, d'ailleurs, le corps est quelque chose d'abject.

Dans la deuxième partie, il montre à quel esclavage sont assujettis ceux qui satisfont à son appétit déréglé, et il ajoute pour terminer : *Qui hic pascitur, hic saturatur, hic jucundatur, hic ridet, hic inebriatur, hic ludit, illic esuriat, illic sitiit, illic lugebit, illic lamentabit, illic ululabit!*

L'*instructio* VIII, *Quod ad cælestem patriam, viæ præsentis finem, festinandum sit*, a beaucoup d'analogie avec la V^e et la VI^e. Nous sommes des voyageurs d'un jour. Notre premier devoir est de ne rien aimer ici-bas ; aimons en

haut, désirons en haut, cherchons en haut notre patrie; notre patrie en effet est là où est notre Père. Nous n'avons pas de patrie sur la terre, puisque notre Père est au ciel. « *Viatorum est festinare ad patriam; eorum similiter est in via sollicitudo, in patria securitas. Festinemus ergo ad patriam, qui in via sumus: tota enim vita nostra, quasi iter unius diei est. Primus nobis est, nihil hic amare; sed sursum amemus, sursum desideremus, sursum sapiamus, sursum quæramus patriam: ibi enim, ubi Pater est. Patriam ergo non habemus in terra, quia Pater noster est in cælis.* »

— L'instructio IX est consacrée au Jugement dernier. « *De extremo judicio.* » Elle se relie à la précédente par ces mots « *Adhuc de fine dicamus... finis enim viæ nostræ ut diximus, patria nostra est.* » Mais tel ne sera pas le sort de ceux qui auront possédé ici-bas leur patrie. Tous naissent, croissent, décroissent, souffrent, meurent de la même façon, mais à la fin, le sort diffèrera. « *Sed quia alii hic patriam possidentes, illic finem viæ in patria non habebunt... similiter omnes nascuntur, crescunt, decrescunt, infirmantur, tribulantur, moriuntur, sed quando ad finem veniunt, ibi discernuntur.* » Nous serons jugés d'après nos œuvres, et Dieu lui-même nous le déclare... « *Quando Deo prædicante cognoscimus, juxta opera sua unicuique reddendum est.* »

Cette instruction ne présente rien d'original; elle se termine elle aussi par le tableau de la vie humaine « *fallax seductrix brevis et temporalis, caduca et fragilis, amara ac tristis* ».

L'Instructio X. « *De terribili venturi Judicis ira declinanda* »

nous rappelle les déclarations de l'Écriture concernant la colère à venir et nous indique le moyen d'y échapper. « *Pugnandum hic est et certandum cum vitiis nostris, ut alibi coronemur. Tempus enim hoc, tempus belli est... Si teipsum viceris, omnium victor es... ille bene diligit, qui seipsum salubriter odit, hoc est, affligit.* » Il nous faut être semblables au Christ. « *Simus humiles, lenes, affabiles, communes, ut Rex humilis, alius tamen, in nobis Christus regnet.* » Il termine en peignant la félicité du chrétien *cujus mors vita est, cujus vita Christus est, et Salvator merces est; cui cælum humiliatur et paradisus patet; cui terra cælestis, et infernus clusus est, cui janua aperitur et vita non finitur; cui Deus Pater et angelus minister; qui de brevi longum, de misero beatum, de caduco æternum, de tristi lætum, de humili excelsum, de terra cælum, de mortali Deum, felici commercio acquirit?*

L'*Instructio* XI est une exhortation à l'amour de Dieu et du prochain. « *De dilectione Dei et proximi.* » L'homme a été créé à l'image de Dieu. « *Considerate, quæso, dicti hujus dignitatem! Deus omnipotens, invisibilis, incomprehensibilis, inenarrabilis, inæstimabilis, de limo hominem fingens, imaginis suæ dignitate nobilitavit... Grandis dignatio, etc.* On ne comprend pas comment un homme qui sent si vivement la dignité de la créature humaine a pu tellement mépriser le corps de cette créature, comme il l'a fait dans l'*Instructio* VII. La vertu consiste à aimer Dieu et à aimer le prochain, non seulement en paroles, mais en actes. L'auteur met en garde en particulier contre le mal que nous faisons à nos frères par notre langue. Il n'y a rien de si doux que de parler d'autrui, et de

dire du mal des absents. « *Nihil suavius hominibus quam aliena loqui et aliena curare, et otiosa passim verba proferre, et de absentibus detrahere.* »

L'Instructio XII : De compunctione et vigilantia qua Judicis adventus expectandus est. C'est peut-être la plus éloquente de toutes les *Instructiones* ; elle est pleine d'un mysticisme pénétrant : nous y voyons en pleine lumière ces désirs ardents de communion divine qui embrasaient son âme de moine chrétien. « Si un juge humain te condamnerait à être brûlé vif dans la journée de demain, quel ne serait pas ton effarement ? Et si tu avais un jour devant toi, que ne ferais-tu pas, où ne courrais-tu pas ? N'offrirais-tu pas tous tes biens pour la rançon de ta vie ?... Demain tu seras condamné aux flammes de l'enfer par la sentence du plus terrible des juges... Veillons donc et prions. » *Si tibi hodie quidam diceret quod iudex sæculi hujus vult te crastino vivum exurere, quid, rogo, tibi sollicitudinis, quid timoris immineret ? Et his auditis, si esset tibi unius diei spatium liberum, quanta faceres ? quomodo acclamares ? et per quos discurreres ?... Nonne omnia bona tua faceres redemptionem animæ tuæ... Hoc quare faceres ? quia non dubitares juxta severissimi Judicis sententiam arderes... Non nescis tamen futurum, licet negligis. Expergiscendum est, vigilandum est, orandum est... Puis l'orateur s'écrie : Utinam me quoque, vilem licet, suum tamen servulum, ita dignaretur de somno inertie excitare, ita illo divinæ charitatis igne accendere, quo supra sidera exardesceret suæ charitatis flamma, suæ nimicæ dilectionis desiderium, semperque divinus ignis intra me arderet. Utinam illud lignum haberem, quod ille*

igni jugiter aleretur, pasceretur, succendetur, et illa flamma nutriretur, quæ exstingui nesciret, et augeri non nesciret. Utinam talis essem meritis, ut mea lucerna semper nocte in templo Domini mei arderet, ut omnibus domum Dei mei intransibilibus luceret. Domine, da mihi, rogo te, in nomine Jesu Christi Filii tui, Dei mei, illam quæ nescit cadere charitatem, ut mea lucerna accendi sciat, exstingui nesciat; mihi ardeat, aliis luceat... Tuum sit, quæso, te nobis pulsantibus monstrare, amantissime salvator, ut te intelligentes, tantum te amemus, te solum amemus, te solum desideremus, te solum meditemur die ac nocte, semper te cogitemus; et in tantum nobis tuum inspirare digneris amorem, quantum te amari Deum decet ac diligere; ut omnia interiora nostra tua occupet dilectio, totosque nos tuus possideat amor, totos nostros sensus tua impleat charitas, ut præter te aliud amare nesciamus qui sempiternus es...

Je ne crois pas qu'on puisse trouver une plus belle prière chez aucun saint du moyen-âge.

L'Instructio XIII. De fonte vivo Christo Jesu adeundo et potando. — Cette *instructio* est à la hauteur de la précédente; on y retrouve la même onction, les mêmes élans de piété mystique! Jésus-Christ est la fontaine de vie et le pain descendu du ciel. Il nous faut nous y désaltérer; il nous faut le manger en l'aimant, le dévorer en le désirant, le désirer comme en étant affamés. « Plût au ciel que tu daignâsses m'admettre à cette source, ô Dieu miséricordieux, s'écrie-t-il : *Utinam me illuc dignares adsciscere ad illum fontem, Deus misericors, pie Domine, ut ibi et ego cum sitientibus tuis vivam undam vi Fontis*

aquæ vivæ ibi rem, cujus nimia dulcedine delectatus sursum semper ei hærerem et dicerem : Quam dulcis est Fons aquæ vivæ, cujus non deficit aqua saliens in vitam æternam ! O Domine, tu es ipse iste Fons semper et semper desiderandus, semper licet semper auriendus. Nobis semper da, Domine Christe, hanc aquam, ut sit in nobis quoque Fons aquæ vivæ et salientis in vitam æternam. Magna quidem posco, quis nesciat ? Sed tu, Rex gloriæ, magna donare nosti et magna promisisti : nihil te majus, et te nobis donasti, te pro nobis dedisti. Unde te rogamus, ut sciamus quod amamus, quia nihil aliud præter te nobis dari postulamus : tu es enim omnia nostra, vita nostra, lux nostra, salus nostra, cibus noster, potus noster, Deus noster. Inspira corda nostra, rogo, Jesu noster, illa tui spiritus aura, et vulnera nostras animas tua charitate, ut possit unius cujusque nostrum anima in veritate dicere : Indica mihi quem dilexit anima mea, quoniam vulnerata charitate ego sum. Opto illa vulnera in me sint, Domine...

L'*Instructio* XIV, intitulée : *Varia spiritualis vitæ documenta*, n'est plus adressée comme les précédentes aux *carissimi fratres*, mais à un personnage que Colomban appelle *filius imbuendus*, *puer amandus*, *minister dulcis* ; il s'agit évidemment ici d'un de ses disciples les plus aimés ; le mot *minister* ferait supposer qu'il parle à Dommoalis ; c'était ce moine en effet qui accompagnait toujours Colomban dans ses promenades solitaires et même au fond de ses retraites, dans les forêts de Luxeuil ou dans la chapelle de Bobbio.

Cette *Instructio* nous indique les vertus du moine parfait ; ce n'est guère qu'une longue et aride énumération.

L'*Instructio* XV porte le titre : *De fervore serviendi Deo*. Colomban développe mot après mot ce texte du cantique des cantiques I, 3 : « *Trahe nos pos te; curremus in odorem unguentorum tuorum.* » Ces parfums sont les exemples des saints qui nous ont précédés. Mais il est dit de ces parfums : *Musce morientes perdunt suavitatem unguenti*. Ces mouches mortes sont les pensées vaines qui nous font oublier les ordres divins : « *Unguenta sunt sanctorum præcedentium exempla..... Suavitatem et unguenti musce morientes perdunt, quando vane cogitationes jucunditatem virtutum et regulas obsequii divini, quas ab antiquis patribus didicimus, perimunt.* »

Cette *Instructio* est une petite homélie qui nous renseigne sur la façon de Colomban d'interpréter allégoriquement les textes bibliques.

L'*Instructio* XVI : *Quid est, aut quid erit ?* est une exhortation à fuir la paresse spirituelle. « *Spiritualis esto, si piger non es; sed si mundus te irritat, vide quod fugias, quod sequaris, et quod nunquam fugit, cur non sequaris... Quid prodest in aquis umbram videre oblectantem ? Quid tibi exsultare aut gaudere per somnia... Expergiscere ergo, o fili, de nocte... care ne dormias.* »

Comme on le voit, cette *Instructio* est adressée à un *filius*; peut-être est-ce le même que celui désigné par les mots « *filius imbuendus* » dans la XIV^e.

L'*Instructio* XVII. *De octo vitiis principalibus*, est fort courte. Ces 8 vices sont : *gula, fornicatio, cupiditas, ira, tristitia, acedia, vana gloria, superbia*. Colomban se contente de réfuter chacun d'eux par un texte biblique.

Il est à remarquer qu'à part la XIV^e et la XVI^e qui sont

adressées à un disciple particulier, et la XVII^e qui est une simple note, toutes les instructions se terminent par la même doxologie... *Deus* ou *Christus, cui gloria in sæcula sæculorum, Amen*. On reconnaît la façon ordinaire de terminer un sermon. C'est une preuve de plus que nous sommes ici en présence de la prédication même de Colomban.

Nous ne nous étonnons pas en voyant cette piété intense, cette conviction profonde, cet ardent amour des âmes, que la parole du missionnaire ait trouvé le chemin des cœurs. Le plus bel éloge que nous puissions en faire se trouve dans ces simples mots de Jonas : *Agebat venerandus vir, ut per quacumque loca progrediretur, verbum evangelicum annuntiaret. Erat enim gratum hominibus, ut quod facundiæ cultus adornabat, elucabratae prædicationis doctrina, simul et exempla virtutum confirmabant. Tanta in beatum virum gratia redundebat ut in quorumcunque domibus quantisper commoraretur, omnium animos ad religionis cultum defigeret.*

CHAPITRE IV

LES RÈGLES MONASTIQUES DE COLOMBAN.

Pour l'examen et la critique des Règles et du Pénitentiel de Colomban, nous nous sommes largement inspiré du beau travail de Hertel, le plus complet et le meilleur sur la matière : presque toutes les conclusions en ont été adoptées par les historiens de notre temps.

La Patrologie latine donne une règle sous le nom de « *Sancti Columbani abbatis et confessoris regula cœnobialis* » qu'elle fait suivre du « *Liber de pœnitentiarum mensura taxanda.* » Si nous examinons le premier ouvrage, nous voyons immédiatement que le chapitre X forme un tout spécial ; en effet, Migne a ajouté à la *Regula monastica Columbani* des manuscrits de Bobbio et de Saint-Gall, la *regula cœnobialis* des manuscrits d'Ochsenhausen et d'Augsbourg. Comme le codex de Bobbio compte dix chapitres, il a ajouté au neuvième « *De mortificatione* » un appendice « *De perfectione monachi* », qui forme le dernier du *cod. Bob.*, et il a mis la *Regula cœnobialis* dans le X^e. Nous examinerons donc successivement la *Regula monastica* comprise dans les neuf *capita* et la *Regula cœnobialis* comprise dans le dernier.

§ 1. — La *Regula monastica*.

La *Regula monastica* porte partout le nom de S. Columbani. Quelques manuscrits la divisent en 14 chapitres, le *codex Bobbiensis* en 10 qui traitent : le 1^{er}, *De obedientia* ; le 2^e, *De silentio* ; le 3^e, *De cibo et potu* ; le 4^e, *De paupertate et cupiditate calcanda* ; le 5^e, *De vanitate calcanda* ; le 6^e, *De castitate* ; le 7^e, *De cursu Psalmorum* ; le 8^e *De discretione* ; le 9^e, *De mortificatione* ; le 10^e, *De perfectione monachi*. A part le 7^e chapitre, aucun ne mérite d'attirer notre attention en particulier ; cependant la façon de réclamer l'obéissance est remarquable : « *Obedientia autem usque ad quem modum definitur ? Usque ad mortem certi præcepta est, quia Christus usque ad mortem obediit Patri pro nobis.* » Les prescriptions concernant la nourriture sont très sévères : « *Cibus sit vilis et vespertinus monachorum, satietatem fugiens, et potus ebrietatem : ut et sustineat, et non noceat. Olera, legumina, farina aquis mixta, cum parvo panis paximatio, ne venter oneretur et mens suffocetur.* »

Le chapitre X « *De perfectione monachi* » peut être considéré comme le bréviaire du moine : « *Monachus in monasterio vivat sub unius disciplina Patris, consortisque multorum, ut ab alio discat humilitatem, ab alio patientiam ; unus eum silentium, alter doceat mansuetudinem ; non faciat quod vult ; comedat quod jubetur : habeat quantum acceperit ; operis sui pensum persolvat ; subijcia-*

tur cui non vult; lassus ad stratum veniat; ambulansque dormitet necdum expleto somno surgere compellatur; passu injuriam taceat; præpositum monasterii timeat ut dominum, diligat ut parentem; credat sibi hoc esse salutare quidquid ille præceperit, nec de majorum sententia judicet, cujus officium est, obedire et implere quod justum est, dicente Moyse « Audi, Israel », et reliqua.

Le chapitre VII « *De cursu psalmorum* » traite de l'office divin ; c'est un chapitre à part nettement didactique. Il nous initie à un usage spécial aux monastères de Colomban ; en effet, la longueur de l'office varie avec la saison : « *Non enim uniformis esse debet pro reciproca temporum alternatione : longior enim per longas noctes, breviorque per breves esse convenit.* » Les matines les plus courtes comprennent 24 psaumes et 8 antiennes, les plus longues 75 psaumes et 25 antiennes, les moyennes 36 psaumes et 12 antiennes. Depuis la nativité de saint Jean-Baptiste jusqu'aux calendes de novembre, les matines du samedi et du dimanche doivent contenir le psautier en entier. Il en était de même pour tout l'hiver, et les jours fériés, on récitait les matines moyennes. Au printemps, on diminuait chaque semaine de trois psaumes les matines du samedi et du dimanche et celles des jours fériés jusqu'à ce que les premières fussent ramenées à 36, et les secondes à 24 psaumes, phase qui durait jusqu'à l'équinoxe d'automne. La raison de cette différence était sans doute prise dans les travaux de la saison. Quant à l'office du jour qui doit être interrompu par le travail corporel, il se composait de 3 psaumes pour chaque heure, suivis de prières pour les pécheurs, pour toute la chrétienté, pour

tous les prêtres et tous les ordres de la hiérarchie ecclésiastique, pour tous les bienfaiteurs, pour la paix entre les rois et pour les ennemis. A la fin de chaque psaume, on fléchissait les genoux. Outre les prières du chœur, chaque religieux en avait encore de particulières à dire dans sa cellule (1).

A part ce chapitre VII sur l'office divin que l'on appelle le *cursus* et qui est spécial aux monastères de Colomban, nous ne trouvons rien dans la *Regula monastica* qui ne soit dans l'esprit de toutes les règles monastiques. Aussi n'est-ce pas cette *Regula* que la règle Bénédictine a remplacée ; elle n'y était pas opposée le moins du monde.

D'ailleurs cette règle ne détaille pas les fautes et ne prononce aucune condamnation : il eût été impossible de s'en servir pour gouverner un monastère. La *Regula monastica* figurerait fort bien parmi les *Instructiones*. C'est une méditation, rien de plus.

§ 2. — La *Regula cænobialis*.

La *Regula cænobialis* (dans la *Patrologie latine*, le ch. X de la *Regula*, sous le titre « *de diversitate culparum* » est la véritable règle de Colomban. Elle se trouve seulement dans les manuscrits d'Augsbourg et d'Ochsen-

1. Voir les *Saints de la Franche-Comté*, t. II, p. 27.

hausen. Dans le *codex August.*, elle s'appelle « *fratrum de Hibernia seu Hibernensium regula* », et dans le *codex Oxenhusanus* « *S. Columbani regula cœnobialis seu de quotidianis pœnitentiis Monachorum* ». Ces différents titres ne doivent pas nous étonner : on possédait déjà de Colomban une *Regula monastica*, on ne pouvait donc donner ce nom au nouveau manuscrit ; mais, comme il portait l'empreinte des monastères irlandais, on l'appela « *fratrum Hibernensium regula* ».

Nous avons deux rédactions différentes de la *Regula cœnobialis*, l'une dans la *Bibliot. PP. Max.*, t. XII, l'autre dans *Holstenius*. Cette seconde est un remaniement de la première ; certaines prescriptions générales de la première y sont détaillées, comme celle-ci, par exemple : *Ordinem ad sacrificium qui non custodierit, sex percussionibus* ; la 2^e ajoute : *Sacerdos offerens qui ungulas non dempserit et diaconus cui barba non tonsa fuerit..... sex percussionibus* ; d'autres, trop vagues, sont précisées : *Si quis frater tristis fuerit si sustinere valet, supprimat interim compassionem et verecundius dicat quando cessaverit* devient : *Si quis frater tristis fuerit, si fieri potest, accipiat consolationem : si sustinere valet, supprimat interim confessionem et verecundias dicat, quando tristitia cessaverit, orent pro eo fratres*. On a ajouté des préceptes omis par Colomban et qu'il était indispensable de fixer. Plusieurs passages sont empruntés au *Liber de Pœnitentia*, toute l'introduction, par exemple, qui est celle de la 2^e partie du livre de Pénitence. Des phrases incorrectes sont rectifiées ; on lit dans la *Regula* de la *Bibl.* : *Si non signaverit lucernam, hoc est, cum accensa fue-*

rit..... dans celle d'Holstenius : *Si non signatur lucerna, hoc est, etc.* (1).

Si l'on n'a pas dans la *regula* d'Hostenius le texte primitif, on ne peut pas dire sûrement qu'on l'ait dans la *regula* de la Bibl. ; on peut croire cependant qu'au moins les parties concordantes des deux règles sont authentiques, et que la *regula* de la Bibl. se rapproche beaucoup de la rédaction originale. Jonas dans plusieurs passages fait allusion à la *regula*, par exemple c. 11 : *Arrogantiæ et elationis supercilium duris castigationibus ictuum feriebat...*, *si quispiam usurpare aliquid tentasset a ceterorum consortio segregatus pœnitentiæ ultioni vindicabitur*, etc. Nous admettons donc qu'elle a été composée par Colomban.

Quelques auteurs et en particulier Ebrard ont mis en doute l'authenticité de la *Regula cœnobialis* se refusant à croire que l'auteur des *Instructiones* si pleines d'onction et de douceur pût être l'auteur de ce qu'il appelle un code de geoliers. Hertel réfute cette objection (433 à 441) d'une façon absolument péremptoire. C'est bien mal connaître le missionnaire irlandais que d'en faire un homme débonnaire. Il a donné de nombreux traits de fanatisme, quand il reste insensible aux larmes de sa

1. Seebas fait remarquer fort justement que les modifications apportées au texte de la *Regula I* ne sont pas toujours heureuses. Il relève un grand nombre d'altérations. La *Regula I* disait, par exemple : *Si quis cum injungitur ei opus et negligenter facit, duos dies.....* ; la *Regula II* dit : *Si quis injungit ei opus et negligenter facit...* Ce n'est évidemment pas une amélioration. Voir Seebas : *Über Columba's Klosterregel und Bussbuch*, p. 43 et 44.

mère, par exemple, ou quand il reprend si durement Gall, quand il maudit les habitants de Tuggen, quand il dit de Thierry « *Canis me Theodoricus a meis fratribus abegit* ». Nous avons des preuves évidentes de l'existence de la règle par ce qu'en dit Jonas au c. 11. On ne peut pas arguer de l'absence de la *regula cænobialis* dans le *Code* de Bobbio et de saint Gall contre son authenticité ; elle s'explique naturellement ; en effet, quand les Bénédictins ont remplacé la règle de Colomban par leur propre règle, ils ont eu soin de faire disparaître tous les manuscrits qui la contenaient et leurs recherches se sont portées de préférence du côté des monastères irlandais les plus en renom : il n'est donc pas étonnant que la *regula cænobialis* ait disparu dans ceux-là et qu'elle ait été conservée ailleurs (1).

Ebrard suppose qu'on a introduit après la mort de Colomban cette *regula* dans les monastères irlandais. C'est une erreur historique ; nous voyons déjà que sous Attale les moines se révoltent « *quia se aiebant nimii fervoris austeritatem ferre non posse et arduæ disciplinæ pondera portare non valere* ». Attale fut obligé de leur faire des concessions et d'adoucir la rigueur de la discipline. Ebrard attribue la *regula* aux Bénédictins et le Pénitentiel à Cummean ; mais pourquoi les Bénédictins auraient-ils écrit une règle à l'usage des monastères irlandais alors qu'ils avaient le droit de leur imposer la leur ? C'est une erreur aussi grossière d'attribuer le Pénitentiel à Cummean ; nous avons justement de cet auteur un

1. Voir Hertel, p. 435.

livre de pénitence, et il diffère totalement de celui de Colomban ; en effet dans le sien certaines punitions peuvent se remplacer par le chant des psaumes ou l'aumône ; le coupable peut même charger un frère de subir sa peine, tous dédommagements dont il n'est pas question dans le *Liber de Penitentia*.

La *Regula cœnobialis* est donc bien l'œuvre de Colomban ; la critique externe le prouve surabondamment. La langue est la même que dans les autres écrits de Colomban ; nous retrouvons ici sa profonde connaissance des auteurs sacrés. Les différences qu'on observe tiennent au caractère particulier de l'ouvrage : ici, en effet, le style est laconique, les phrases sont courtes, précises, comme il convient à des formules juridiques (1) : *Si quis detraxerit abbatem suum, septem dies unum praximatium, si fratrem suum, viginti psalmos, si sæcularem, duodecim psalmos. Si quis dormierit cum oratur, si frequens, duodecim psalmos cantet, si non frequens, sex psalmos.*

Il est difficile de trouver un plan à la règle ; on rencontre des dispositions concernant le même genre de fautes dans toutes les parties de l'ouvrage ; plusieurs infractions se répètent avec des changements de rédaction ; les peines dont elles sont frappées diffèrent aussi. Cependant on remarque une certaine progression dans les peines, ce qui indique un plan préconçu. Les premières fautes visées par la *Regula* sont passibles de six coups, c'est la plus légère punition ; plus on avance, plus le nombre des coups et la gravité des peines augmentent.

1. Voir Hertel, p. 441.

« On ne voit pas, dit Hertel, page 450, le principe d'après lequel sont édictées les peines, on ne voit pas non plus de rapport entre une infraction et une autre, ni entre une punition, et une autre, ni entre une infraction et une punition si ce n'est que cinquante coups équivalent à une *superpositio silentii*. » Cependant Colomban semble avoir dit comment il a procédé pour déterminer les châtiments « *Verbosus taciturnitate damnandus est, inquietus mansuetudine, gulosus jejunió, somnolentus vigilia, superbus carcere, destitutor repulsione. Unusquisque juxta quod meretur cœqualia sentiat, ut justus juste vivat;* » et nous pouvons vérifier l'application de ce principe en ce qui concerne par exemple les péchés de la langue. « *Qui fratri indicanti aliquid responderit : non ita est ut dicis.. suppositione silentii.* » Un peu plus loin nous lisons « *Reprehendens aliorum fratrum opera, aut detractans, tribus suppositionibus.* » Il y a bien ici progression d'après la gravité de la faute; la première fois le moine a donné un démenti, il est condamné à 1 *superpositio*; la deuxième fois, il a blâmé son frère, 3 *superpositiones*. S'il va jusqu'à dire à son *præpositus* « Ce n'est pas à toi à me juger, c'est à l'abbé », quarante jours au pain et à l'eau. « *Qui ad præpositum audet dicere : Tu non judicabis causam meam, sed noster abbas..., quadraginta diebus in pœnitentia in pane et aqua.* » Hertel a donc tort de dire que la règle est tout à fait arbitrairement composée.

Les punitions dont sont passibles les moines, sont de différents genres, il y a d'abord les coups de fouet « *percussiones, plaga, verbera;* » c'est la punition la plus fréquente; une seule faute pouvait entraîner jusqu'à 200

coups, c'était la peine infligée au moine qui parlait à une femme sans témoins ; on n'en donnait jamais plus de 25 à la fois ; la faute la plus simple est punie de 6 coups ; l'ont encourue, ceux qui ne répondent pas « *Amen* » au benédicité, qui parlent en mangeant, qui ne ramassent pas les miettes pendant le repas, qui ne font pas le signe de la croix sur la lanterne allumée par un plus jeune frère, etc. Puis vient la *superpositio* ou *suppositio*, la condamnation au silence ; elle durait un jour ; nous avons vu plus haut qu'elle se prolongeait parfois jusqu'à 3 jours. Elle équivalait à 50 coups. « *Qui.... suppositione silentii, aut quinquaginta percussioneibus.* » — Une autre peine consiste à chanter un certain nombre de psaumes. Si un frère a un entretien avec un laïque, 24 psaumes ; s'il ne ferme pas la porte de l'église, 12 psaumes, s'il touche l'autel, 12 psaumes, etc. — Il y a la condamnation au pain et à l'eau. Si un frère est désobéissant, 2 jours au pain et à l'eau, s'il dit « je ne le ferai pas », s'il murmure, s'il ne demande pas pardon, etc., 2 jours ; s'il dort sous le même toit qu'une femme, 3 jours ; s'il ne savait pas que ce fût défendu, 1 jour (1). D'après certains passages, on pourrait croire que 2 jours au pain et à l'eau équivalent à 200 coups de fouet. « *Qui... duobus diebus in pane et aqua vel ducentis plagis* ». Outre ces châtimens, on trouve mentionnés la pénitence, la privation de nourriture, la réclusion, les *vinoula*. Deux pu-

1. Ce dernier article ainsi formulé « *Si quis dormierit in una domo cum muliere... tres dies,* » a donné lieu à une grossière méprise de Michelet ; plusieurs historiens l'ont relevée.

nitions assez curieuses consistent à ne pas pouvoir se laver (c'était le cas pour ceux qui faisaient pénitence), et à rester couché sur les dalles de l'église sans remuer pendant que les frères chantent 12 psaumes : *Si negligentia... longa venia in ecclesia, dum duodecim psalmos ad duodecimam canunt, prostratus nullum membrum movens pœniteat.*

Comme on le voit, toutes ces infractions se rapportent aux diverses phases de la vie monacale. On remarque que l'insoumission est particulièrement punie. Colomban exige en effet une obéissance absolue, « *usque ad mortem* », dit la *regula monastica*. C. I ; c'est pour lui la vertu cardinale du moine et nous avons vu (p. 29) que la plupart des mirales attribués à Colomban, ont pour but d'exalter l'aveugle soumission de ses disciples. L'orgueil, la possession en propre de quelque objet, « *alicujus rei possessio, quam non necessitas generaliter fratribus concessit*, » la fréquentation du monde et surtout des femmes, le mensonge, les querelles sont sujettes à des peines multipliées et rigoureuses. Les punitions les plus dures sont réservées à ceux qui profanent l'hostie : *Quicumque sacrificium perdiderit, et nescit ubi sit, anno pœniteat, qui negligentiam fecerit erga sacrificium, ut sicetur, et a vermibus consumatur, ita ut ad nihilum devenierit, dimidio anno pœniteat. Qui negligentiam erga sacrificium incurrerit, ut inveniatur vermis in eo, et tamen plenum sit, igne comburat juxta altere, et abscondat cinerem ejus intra sub altere, et ipse pœniteat quadraginta diebus, etc.*

Colomban voulait par cette discipline rigoureuse faire de ses monastères des communautés de saints. L'église de

France, la cour royale, toute la société étaient envahies par la corruption ; il fallait y remédier par des moyens énergiques : le meilleur, d'après lui, c'était de créer des asiles d'où resplendiraient au-dehors dans leur beauté idéale toutes les vertus chrétiennes. Les moines devaient être la pureté personnifiée. Le but était excellent, mais quels tristes moyens pour y parvenir ! Toutes ces punitions manquent de mesure, il n'y a pas de proportion entre la faute commise et l'expiation exigée, et nous ne nous étonnons pas qu'ils aient déjà provoqué des murmures du temps de Colomban. Ces coups de fouet, ces humiliations multipliées, ces condamnations avilissantes, cette discipline odieuse, ces prescriptions puériles et étroites devaient exciter la révolte dans les âmes les moins fières. La *Regula* était d'ailleurs impraticable. Attale, Valéric, d'autres encore, furent obligés d'en mitiger la rigueur par des concessions qui en étaient la condamnation implicite, et quand saint Donat, moine de Luxeuil, baptisé et instruit par Colomban lui-même, voulut donner une règle au monastère de religieuses de Jussamoutier, il fut obligé de compiler les règles de saint Césaire, de saint Benoît et de Colomban ; il n'osa pas soumettre des femmes aux prescriptions barbares de la *Regula cœnobialis*.

§ III. — Le *Liber de Pœnitentia*.

Outre la *Regula cœnobialis* qui est un code de peines canoniques concernant exclusivement les moines, nous avons en-

coré un recueil qui concerne toutes sortes de personnes, celui qu'on appelle le « *De Pœnitentiarum mensura taxanda liber* » ou « *Liber de Pœnitentia* », le *Pœnitentiel*. Il ne se trouve que dans un manuscrit de Bobbio. Pour le faire, Colomban a compulsé divers ouvrages antérieurs « *pauca seniorum sanctiones præponamus*. Il est fort bien ordonné ; le style présente les mêmes qualités de clarté et de pureté que dans les autres ouvrages du même auteur. Il comprend quarante-deux chapitres et se divise naturellement en deux morceaux ; le premier commence au chapitre I par les mots *Pœnitentia vera*, etc., et va jusqu'au chapitre VIII ; il semble assez étranger au corps de l'ouvrage et l'on n'est pas sûr de son authenticité. Le deuxième morceau va du chapitre IX à la fin ; lui-même se subdivise en trois parties ; d'abord une introduction ; puis un traité sur les *Criminalia crimina* des clercs et des laïques (13 à 24) ; un deuxième sur les *Criminalia crimina* des laïques seuls (25 à 37) ; le dernier (38 à 42) sur les *Minutæ monachorum sanctiones*.

Nous n'entrerons pas dans le détail des péchés indiqués ici et des peines qui les frappent. Colomban traite du vol, de l'adultère, de la fornication, du péché contre nature, de l'inceste, de l'ivresse, de l'assassinat, du parjure, etc., et condamne à telle ou telle expiation. Il va sans dire qu'il est plus sévère pour les fautes des clercs que pour celles des laïques. « Le clerc qui frappe un homme jusqu'à effusion de sang, fera pénitence un an, le laïque 40 jours, » etc. L'analyse de l'ouvrage ne présente pas d'intérêt essentiel. Il est probable d'ailleurs que ce pénitentiel ne fut jamais appliqué. En effet, toute la première

partie (19 à 37) concernant les péchés des laïques fut dès l'abord inutile, car à qui pouvait-elle servir ? Aux rois ? Mais ils ne pouvaient faire du Pénitentiel leur code criminel. Aux abbés ? mais ils n'avaient aucun contact avec le monde. Reste la deuxième partie, les « *minutæ monachorum sanctiones* » qui va de 38 à 42. Mais elle est évidemment tronquée, elle est excessivement brève ; elle ne pouvait suffire à la direction d'un monastère ? Ces simples réflexions ont fait croire que le *Liber Cœnobialis* s'ajoutait autrefois au *Liber de Pœnitentia* qu'il complétait, et dont il aura été séparé par la suite ; et la raison de cette séparation est toute simple : cette partie des *minutæ monachorum sanctiones* était la seule employée dans les monastères ; on en fit naturellement un recueil spécial qui prit le nom de *Regula cœnobialis*. Aussi voyons-nous que dans certains manuscrits cette *Regula* porte le titre de *Columbani liber de quotidianis pœnitentiis monachorum*, ou *Liber Pœnitentialis* ou *Pœnitentiale*. La *Regula* présente nettement les traces de la mutilation. Elle débute dans la rédaction de la Bibl. pp. max. par *statutum est*, sans aucune espèce de titre. De plus, elle parle bien des fautes contre l'obéissance, l'humilité, etc., mais elle ne dit rien des péchés plus graves qui pouvaient cependant se commettre dans les monastères et dont le *Liber de Pœnitentia* traite abondamment.

Qu'elles aient formé un seul tout, cela ressort clairement de l'analogie des deux rédactions ; c'est la même façon de présenter les péchés et les punitions ; on mettrait la *Regula* au bout du *Pœnitentiale* (en ayant soin de retrancher les additions qui existent chez Holstenius et qui ont

pour but de donner à la *Regula* un commencement et une fin, que personne ne s'apercevrait de leur jonction. Aussi sommes-nous d'avis que le *Liber pœnitentialis* a compris, du temps de Colomban, la *Regula cœnobialis*, et que celle-ci s'en est détachée par la suite : la Règle et le Pénitentiel sont un seul et même livre (1).

§ IV. — *Le sort de la règle*

La Règle de Colomban sembla un moment devoir être la Règle monastique de la Gaule et de l'Allemagne. En effet, les nombreux disciples de Colomban la portèrent dans toutes les directions, et des établissements étrangers, séduits par la prospérité et l'éclat des monastères irlandais « se firent gloire de l'adopter » cependant nous la voyons céder peu à peu la place à celle de saint Benoît ; la règle bénédictine commence par exister avec celle de Colomban, puis elle la remplace et finalement prend possession des communautés fondées par le missionnaire ir-

1. Nous croyons devoir placer ici une hypothèse curieuse de Seebas : cet historien prétend (p. 51 et 52) que la règle de Colomban comprit à l'origine deux parties, la *Regula mon.* « *Ante omnia*, » etc., et la *regula cœnobialis* proprement dite « *statutum est*, » composée des neuf premiers chapitres de la *Regula cœnobialis I*. Il croit même trouver le nom de cette deuxième partie dans le titre du *codex Oxenhusanus* : « *De quotidianis pœnitentiis monachorum*. » Mais son hypothèse est infirmée par sa propre remarque. « Le livre qui a pour titre *De quotidianis*, etc., dit-il, fut ajouté de bonne heure au premier, puisque, à l'exception de celui de Donat, tous les codex sans exception contiennent les deux parties amalgamées dans la *regula cœnobialis*. »

landais lui-même. A quoi attribuer cette conquête si rapide? Nous allons en indiquer les raisons le plus succinctement possible.

1). La règle de Colomban était trop austère : elle faisait les conditions de la vie véritablement trop dures. Pour ne rappeler que les prescriptions concernant le silence et la nourriture : 1°, il était défendu d'ouvrir la bouche à moins d'une nécessité absolue « *exceptis utilitatibus et necessariis, opus est ut taceatur.* », (*Regul. monast. c. II*;) 2°, Le repas, réglementairement insuffisant, se composait des aliments les plus grossiers : de la farine détrempée d'eau, des légumes, un morceau de pain ; la boisson était une espèce de cervoise que l'on faisait avec de l'orge et des fruits : jamais de vin ni de viande, à peine quelquefois du poisson et de la volaille pour les malades, etc. (voyez notre citation du chap. III, « *De cibo et potu,* » de la *regul. monast.* p. 93). La règle de Saint Benoît était bien moins rigoureuse ; elle permettait l'usage de la viande aux malades, etc.

2). La règle de Colomban était trop sévère dans la répression : elle frappe le coupable brutalement, immédiatement, sans rémission ; celle de Saint Benoît était plus douce. « La différence entre les deux règles apparaît clairement, si vous comparez la *reg. Ben. c. 23*, à la *reg. Columb. c. 10*. Benoît fixe pour une désobéissance un premier et un deuxième avertissement privé ; dans le cas de récidive, un avertissement public, puis enfin le châtiement : *Sin autem improbus est vindictæ corporali subdatur.* Colomban, au contraire dit tout court : *Si quis fra-*

ter inobediens fuerit, duos dies unum praximatium et aquam (1).

3). La règle de Colomban ne tenait nul compte de la dignité humaine. Les punitions qu'elle édictait étaient trop avilissantes pour que des Gaulois pussent s'y soumettre sans une invincible répugnance, aussi se révoltèrent-ils bientôt ! Le tort du missionnaire irlandais, comme en général de tout le catholicisme, c'est de professer à l'égard de notre pauvre corps un souverain mépris ; méconnaissant les belles paroles de Saint Paul, I Corinth. VI, 19... Benoît avait eu soin de ménager la fierté native, en multipliant moins les châtimens humiliants et en les réservant aux jeunes gens ou aux pécheurs endurcis.

4). La règle de Colomban ne comportait aucune réserve sur les ménagements que doit garder l'abbé à l'égard de ses moines. L'*abbas* ou *senior* irlandais est roi absolu, et il exige une soumission aveugle. Cette sujétion était intolérable. Dans la règle de Benoît, l'abbé n'était que le *primus inter pares*, aussi devait-il s'entourer de conseils avant d'infliger une peine grave ; on lui laissait une certaine latitude dans le jugement des infractions et dans l'application des châtimens (2).

5). L'œuvre de Colomban n'était ni assez précise ni assez complète. Nous voyons par les remaniemens de la *regula cœnobiæ*, chez Holstenius, que l'on fut obligé de bonne heure d'y ajouter des prescriptions nouvelles ou d'en détailler certains ordres trop vagues. La règle de

1. Voir Hertel, p. 453.

2. Hertel, p. 453.

saint Benoît avec ses 73 articles nets et concis suit le moine dans toutes les phases de sa vie et lui donne tous les préceptes, toutes les instructions dont il peut avoir besoin : cet esprit pratique est le caractère essentiel de la règle bénédictine.

6). Les institutions de Colomban étaient trop mystiques; elles assujettissaient le moine à un nombre énorme de prières, elles comportaient trop de contemplation. « Cet élan ascétique était impossible à soutenir longtemps ; il produisait des effets déplorables chez certaines organisations : sainte Gertrude, la fondatrice de Nivelles, meurt d'épuisement à 33 ans ! Saint Colomban avait représenté seulement le côté sentimental, mais non pas le côté rationnel du génie celtique (1). » La règle de saint Benoît devait l'emporter nécessairement à cause de son idéal plus humble, plus pratique.

7). Le monachisme irlandais était en opposition avec Rome. Le pape devait voir de mauvais œil se perpétuer dans les nombreux monastères fondés par Colomban et ses disciples l'esprit d'indépendance que ces institutions y entretenaient ; aussi usèrent-ils de toute leur influence pour y substituer la règle de saint Benoît à la règle de Colomban.

8). Enfin, le changement de dynastie qui survint en Gaule ne fut pas étranger au succès de la règle bénédictine. Les Mérovingiens avaient presque toujours protégé les Irlandais : il suffit de rappeler les concessions données à Colomban par Gontran, celles de Théodebert, celles de

1. Henri Martin. *Revue de Paris*, 1833, t. XXIV, p. 687,

Clotaire II, etc. Nul doute que, sans leur chute, la règle irlandaise se fût encore maintenue longtemps, mais les Carlovingiens s'étaient emparés du trône avec l'appui du Saint-Siège, et en reconnaissance des services rendus, durent favoriser de tout leur pouvoir l'établissement de la règle bénédictine au détriment de l'autre ; il y eut donc contre cette dernière, à partir d'un certain moment, une coalition de deux puissances, la puissance papale et la puissance royale : elle ne pouvait pas ne pas succomber.

Pour toutes ces raisons, la règle de Colomban ne devait pas tarder à être abandonnée ; à qu'elle époque disparut-elle ? On ne peut pas fixer une même date pour tous les monastères ; il est probable qu'elle n'a entièrement cessé d'exister que depuis le concile d'Aix-la-Chapelle tenu en 817, sous Louis-le-Débonnaire : la règle de saint Benoît devait désormais être la seule pratiquée dans tous les couvents de l'empire. Cependant divers témoignages feraient supposer qu'elle se maintint à Luxeuil et dans quelques autres lieux jusqu'au milieu du x^e siècle ; elle y était suivie sans doute parallèlement avec celle de saint Benoît. Quant au monastère de Saint-Gall, il l'avait abandonnée dès 747.

CHAPITRE V

LES « CARMINA S. COLUMBANI »

§ 1.— *Analyse et critique des « Carmina S. Columbani. »*

Les poésies qui nous sont parvenues sous le nom de Colomban, sont au nombre de 6, ou de 5, si on réunit en une seule les deux premières. Elles sont, à part la dernière, écrites en fort bon latin et en vers excellents : les règles de la prosodie y sont bien suivies, le style en est très pur. « Ces vers n'ont ni la cadence ni le mouvement, ni la vigueur naïve des vers antiques, mais du moins, sont-ils justes, corrects, faciles, qualités bien rares au vi^e siècle (1). » Colomban aurait donc été le plus grand poète de son temps. Malheureusement, il est avéré que ces poésies ne sont pas du missionnaire irlandais : la plus légère critique va nous en convaincre.

— L'Épître « *Ad Hunaldum* » est écrite en vers hexamètres. C'est une dissertation philosophique sur la vanité des biens et la folie des passions de la vie ; elle ne renferme rien de religieux et elle est manifestement inspirée des pièces analogues d'Horace ; plusieurs vers d'ailleurs y sont empruntés (Comparez les v. 7 et 9, avec Horace, Livre I, Ep. I, v. 33 et 52 (2)). Voici cette épître :

1. Hauréau, *Singularités historiques et littéraires*, p. 1. et ss.

2. Horace. L. I. Ep. I. v. 33 : *Fervet avaritia, miseroque cupidine pectus* et v. 52 : *Vilius argentum est auro, virtutibus aurum*.

*Casibus innumeris decurrunt tempora vilæ,
Omnia prætereunt : menses volvuntur et anni,
Labitur in senium momentis omnibus ætas :
Ut tibi perpetuam liceat comprehendere vitam,
Molles illecebras vitæ nunc sperne caducæ.
Blanda luxuria virtus superatur honesta.
Ardet avaritia, cæcæque cupidine pectus.
Nescit habere modum vanis mens dedita curis.
Vilius argentum est auro virtutibus aurum,
Summa quies nil velle supra quam postulat usus.
Hos ego versiculos misi tibi sæpe legendos :
Ut mea dicta tuis admittas auribus, oro.
Nec te decipiat vana et peritura voluptas
Aspice quam brevis est pocerum legumque potestas.
Lubrica mortalis cito transit gloria vitæ.
Da veniam dictis : fuimus forlasse loquaces,
Omne quod est nimium, semper vitare memento.*

On remarquera que les premières lettres des dix-sept vers forment l'acrostiche « *Columbanus Hunaldo*. » Ces deux mots suffisent pour nous faire douter de son authenticité (voir plus bas, p. 121).

— L'épître II, en hexamètres également, porte le titre de *Epistola ad Sethum*. C'est peut-être une suite de la précédente. En effet, beaucoup de manuscrits ont, au lieu de *Suscipe*, *Sethe*, au commencement de l'épître, les mots *Suscipe*, *Hunalde libens*; dans la patrologie, elles sont réunies. Goldast, qui, le premier, a publié les poèmes de Colomban, les avait divisées en deux épîtres différentes, l'une adressée à Hunaldus, l'autre à Séthus. La répéti-

tion de quelques termes, de quelques tournures, en même temps que l'espèce de conclusion qui termine le dix-septième vers de la première épître, ont fait penser qu'il faut voir dans l'acrostiche une lettre entière. La querelle, d'ailleurs, a peu d'importance. Plusieurs critiques croient, à cause des mots « *Suscipe, Hunalde libens,* » donnés par plusieurs codex, que c'était une deuxième lettre adressée au même personnage. Qui étaient cet Hunaldus et ce Séthus, nous l'ignorons complètement. Le nom « *Columbanus* » revient au deuxième vers, ce qui nous la fait rejeter aussi comme apocryphe.

L'*Epistola* II comprend soixante-seize vers; elle est évidemment du même auteur que la première : c'est identiquement le même style. Elle renferme d'excellents conseils concernant l'avarice à éviter, etc.

— La troisième poésie est intitulée *Monosticha*; elle se compose de deux cent sept sentences, dont chacune est contenue dans un seul vers : c'est une collection de proverbes de la morale chrétienne. Ces monastiques se suivent sans ordre, si bien que plusieurs vers se répètent. La grande analogie de style avec les deux lettres précédentes, a fait penser que toutes ces œuvres sont du même auteur.

Goldast a montré que plusieurs pensées sont empruntées à Octavius, etc. La Bibl. PP. Max. a relevé toutes celles qui sont prises de l'Écriture-Sainte.

— La quatrième poésie, l'*Epistola ad Fedolium*, est de toutes la plus remarquable. Elle se compose de cent cinquante-neuf vers adoniques, suivis de six hexamètres; ces derniers ne se trouvent pas dans tous les manuscrits.

C'est un badinage gracieux sur les joies de l'amitié, le mépris de l'or, etc. L'auteur dit s'inspirer du mode de Sapho (vers 118 à 125).

29 *Sæpe nefanda
Crimina multis
Suggestit auri
Dira cupido.....*

37 *Exstitit ingens
Causa malorum
Aurea pellis.
Corruit auri
Munere parvo
Cæna dearum,
Ac tribus illis
Maxima lis est
Orta deabus.
Hinc populavit
Trojugenarum
Ditia regna
Dorica pubes*

64 *Non Jovis auri
Fluxit in imbre ;
Sed quod adulter
Obtulit aurum,
Aureus ille
Fingitur imber
Amphiaræum
Prodidit auro
Perfida conjux.*

*Hectoris heros
Vendidit auro
Corpus Achilles
Et reserari
Munere certo
Nigra feruntur
Limina Ditis.*
.

Cette ode païenne est charmante d'un bout à l'autre. Ozanam a donné des passages cités plus haut une très élégante traduction (1). Quels crimes n'a pas inspirés le funeste amour de l'or ! La toison d'or fut la cause de beaucoup de maux ; une pomme d'or troubla le banquet des dieux et arma la jeunesse dorienne contre l'opulent royaume des Troyens... La pluie d'or pénétra la tour de Danaë. Pour un collier d'or, Amphiaras fut vendu par une perfide épouse. C'est au poids de l'or qu'Achille vendit à Priam le corps de son fils, et l'on assure que les portes de Pluton s'ouvrent devant un rameau d'or.....

L'auteur indique (v. 125) la façon de faire des vers semblables. « Vous aurez soin de les composer par un dactyle que vous ferez suivre d'une trochée : telle est la règle, à moins que vous ne terminiez par deux vers longs, ce qui est encore permis. » Il termine par les quatre vers de la page 16, note 1 de notre travail, qui feraient croire que Colomban s'est amusé à ce jeu d'esprit vers l'âge de 72

1. Voir aussi l'*Introduction à la littérature celtique*, de M. d'Arbois de Jubainville, p. 371.

ans ; il est inutile d'insister sur l'impossibilité d'attribuer une pareille œuvre à l'austère vieillard de Bobbio.

— La poésie V est une *Epigramma in mulieres* ; elle ne comprend que quatre vers élégiaques. Comme son nom l'indique, c'est une épigramme contre les femmes.

*Omnis monte pius fugiat mortale venenum,
Quod mulieris habet lingua superba male
Collatum vitæ destruxit femina culmen :
Femina sed vitæ gaudia longa dedit.*

La fin est, à notre avis une antithèse entre la chute de l'humanité amenée par une femme (Eve) et son relèvement amené par une autre (la Vierge) (1).

On ne peut sérieusement croire que Colomban qui punit de 200 coups de fouets le moine qui parle en particulier à une femme soit l'auteur de ce double distique (2).

— La poésie VI « *de vanitate et miseria vitæ mortalis* » prise de la *Biblioth. Patr. Lugd.* T. XII, présente un caractère spécial : elle est en vers rimés fort défectueux. Il s'y trouve, une lacune après le v. 55 ; cette première partie semble une dissertation générale, elle se termine par

« *Pulchritudo hominum.
Senescens delabitur.* »

La deuxième partie, par contre, semble adressée à un disciple que l'auteur qualifie de *filiolus* (v. 61). Cet hym-

1. Hertel traduit ainsi ce quatrain : la langue des femmes est le poison le plus violent et doit conséquemment être évitée ; les femmes détruisent le bonheur acquis, mais embellissent la vie !

2. *Quis solus cum sola femina sine personis certis familiariter loquitur, maneat sine cibo, vel duobus diebus in pane et aqua, vel ducentis plagis.*

nus est donné dans la Patrologie comme *Epistola* VI, avec le titre « *ad quemdam discipulum suum*, » justement à cause des mots « *filiole, charissime* » qui s'y trouvent.

Cette poésie n'est certainement pas du même auteur que les précédentes : serait-elle de Colomban ? nous l'ignorons ; elle a toujours beaucoup d'analogie avec plusieurs de ses instructions ; peut-être a-t-elle été composée par un de ses disciples. Comme son titre l'indique, elle roule sur la vanité et la misère de la vie terrestre ; elle comprend 118 vers.

§ 2. — Les *Carmina* sont inauthentiques.

A part donc cette dernière poésie « *Hymnus Columbani de veritate et miseria vita mortalis*, » sur laquelle nous faisons des réserves, nous sommes obligés de rejeter les « *Carmina* » de Colomban ; voici succinctement les raisons de notre jugement :

1. Nous nous demandons d'abord à quelle époque le saint put les écrire. Ceux qui prétendent les lui attribuer s'accordent presque tous à les placer à la fin de sa carrière ; en effet, il dit dans l'épître *ad Fedolium* qu'il a atteint la dix-huitième olympiade de sa vie (voir la note 1 de la page 16) ; mais quelles étaient les occupations de Colomban à cette époque ? Il était à la cour d'Agilulfe, s'employant à prêcher et à écrire contre l'arianisme, ou à lutter contre le pape et les adversaires de la doctrine des Trois-Chapitres ; ou bien encore il fondait le monastère de Bobbio, et nous savons que ses dernières années furent

remplies d'exercices outrés de dévotion? Était-il dans l'état d'esprit nécessaire pour faire des acrostiches ou écrire des vers adonins, à l'exemple de l'illustre poétesse Sapho (1). Il lui eut fallu pour cela le caractère enjoué de Fortunat (2), et la société aimable où cet évêque se plaisait. D'autres critiques, comme Knottenbelt, s'appuient sur ce passage de Jonas où il est dit : « Colomban, dans sa jeunesse, alors qu'il était à l'école de Silenus, composa un commentaire sur les Psaumes *« multa quæ vel ad cantum sunt digna, vel ad docendum utilia. »* L'*epistola ad Fedolium*, nettement datée de sa vieillesse, n'entre déjà pas dans cette catégorie. Restent l'épigramme *de Muliere*, les *epistolæ ad Hunaldum*, *ad Sethum* et les *Monosticha*; mais il ne vient à la pensée de personne qu'ils soient *digna ad cantum*, et il ne peut en aucune façon s'agir ici des *multa* désignés par Jonas. Nous comprenons que Colomban dans sa jeunesse ait pu écrire des vers; mais une fois son ministère commencé, les luttes de toutes sortes qu'il eut à soutenir, ses fondations de monastères, la composition de sa règle durent l'empêcher de se livrer à de tels jeux d'esprit.

2. Le caractère des *Carmina* est totalement différent de

1. *Inelyia vales,*
Nomine Sapho,
Versibus istis,
Dulce solebat,
Edere carmen... Epistola ad Fedolium. V. 118.

2. Voir 3 acrostiches excessivement curieux de Fortunat dans la *Bibl. PP. max. Lugd.* T. X, p. 534-535, (les nos 4, 5, 6, du Livre II de ses *Œuvres*).

celui des œuvres de Colomban ; on ne se sent plus dans la même atmosphère. Dans les *Epistolæ*, dans les *Instructiones*, dans la *Regula*, on reconnaît celui que Jonas appelle *vir Dei*, l'homme de Dieu. Colomban est en effet pénétré de la rigueur de sa mission. Son rôle, c'est de rappeler l'homme à l'observation de ses devoirs, de lui montrer les douleurs de la vie présente et les joies de la vie future ; il ne vit pas de la vie terrestre, toutes ses pensées se portent en haut « *sursum desideramus* (1) ; » aussi sa parole respire-t-elle une gravité et une austérité qui ne se démentent pas un instant. Que l'on relise les Instructions III, IV, V, VI, VIII, XII, etc., et l'on reconnaîtra qu'il y a entre les deux genres d'ouvrages une contradiction irréductible de nature et d'esprit.

3) En troisième lieu, le style des *Carmina* est d'une plus grande pureté que l'autre ; s'ils étaient de lui, Colomban serait bien le premier poète de son temps, et il laisserait derrière lui Fortunat lui-même. — Outre cette correction de style qui différencie déjà les *Carmina*, on y remarque des procédés d'argumentation tout nouveaux ; ailleurs, Colomban appuie toutes ses exhortations de préceptes bibliques ; quelques-unes de ses *Instructiones* sont composées pour une bonne moitié de textes tirés des saintes Ecritures et des Pères ; dans les poésies, au contraire, on ne rencontre que des citations d'auteurs profanes. Goldast, dans des notes fort savantes, a signalé un grand nombre de ces emprunts faits aux classiques grecs et latins. On retrouve dans ces poésies des

1. *Instructio* VIII.

vers d'Horace, comme :

Vilius argentum est auro (*Ep. ad Hunaldum*, 9).

de Virgile, comme :

Fugit irreparabile tempus (*Ep. ad Fedolium*, 164).

de Juvénal comme :

Semper avarus eget nummo, testante poeta (*Ep. ad Hunaldum* 53).

etc., etc.

Les deux méthodes sont diamétralement opposées ; là vous trouvez un auteur s'inspirant exclusivement de la littérature sacrée, ici un auteur affectionnant surtout la littérature profane : on peut donc dire qu'ils ne peuvent pas s'identifier.

Nous ne voulons pas dire que Colomban ne fût pas initié à cette dernière ; nous avons vu combien les études que nous appelons classiques étaient en honneur dans les monastères irlandais. Nous pouvons aussi inférer de l'érudition des disciples à celle du maître. Colomban eut soin de faire de ses monastères les asiles de toutes les sciences. Jonas cite couramment Tite-Live (au c. 7), Salluste (au c. 4) Juvencus (au c. 22) dans sa *vita Columbani* ; Ozanam a montré les mêmes réminiscences dans un sermon de saint Gall, etc. C'est une des gloires de Colomban d'avoir ressuscité en Gaule le goût des lettres et de la grammaire qui s'y était perdu. Pour bien comprendre sur ce point la supériorité de Colomban sur les évêques de son temps, il suffit de voir ce que Grégoire de Tours dit lui-même de son ignorance dans *Hist. ecclésiast.* (prologue du livre I), ou de lire ces quelques mots d'une lettre de Grégoire-le-Grand à un évêque : « mon frère,

j'ai appris, ce que je ne puis répéter sans douleur et sans honte, que vous avez cru devoir enseigner la grammaire à quelques personnes; apprenez combien il est grave, combien il est affreux (*quam grave nefaudumque*), qu'un évêque traite de ces choses que doit ignorer un laïque (1). »

IV. Enfin, et cette raison nous paraît décisive, dans les *Carmina*, Colomban est désigné par le nom de *Columbanus*; or il ne s'est jamais appelé ainsi, comme nous l'avons montré page 17 de ce travail; il signe toutes ses lettres Colomba et ce sont seulement ses historiens qui, en latinisant son nom, l'ont écrit Columbanus.

Les poésies de Colomban sont donc apocryphes. A qui doivent-elles être attribuées? A cause de la pureté exceptionnelle du style, certains historiens pensent qu'elles ont pour auteur Alcuin; d'autres Althelm : ce sont des suppositions sans grand fondement, uniquement basées sur le rapprochement de leurs œuvres avec les *Carmina* dans différents manuscrits : la question court grand risque de rester insoluble.

1. Voir Hauréau. *Singularités historiques et littéraires*, p. 11.

De la rapide esquisse que nous venons de tracer, il nous est permis de dégager maintenant le rôle véritable du saint. Colomban est avant tout un grand caractère : on rencontre peu dans l'histoire de ces hommes ardents, convaincus, poursuivant avec une ténacité toujours égale un but fixé d'avance. Que telle ou telle de ses doctrines soit sujette à caution, comme sa défense de la Pâque irlandaise ou l'hérésie des Trois-Chapitres, qu'il ait conçu la vie chrétienne sous un jour faux en la soumettant dans ses monastères à une règle odieuse, peu nous importe : il nous suffit de savoir qu'il a défendu ce qu'il croyait être la vérité avec une indomptable énergie ; il avait entrevu un idéal, idéal que nous reconnaissons aujourd'hui être imparfait ; mais il l'a poursuivi avec une constance inébranlable : voilà qui est d'un bel exemple. Sa courageuse fidélité aux usages de son Eglise, sa fière indépendance vis-à-vis du Saint-Siège, ses nobles revendications auprès des évêques haineux et jaloux, ses fières remontrances au roi Thierry au sujet de ses désordres, tout, jusqu'à son langage amer, son

ascétisme outré, son zèle violent et impétueux, tout est digne de notre admiration, car ces exagérations elles mêmes étaient nécessaires au milieu de la barbarie, de la grossièreté et du sensualisme du ^{vii}^e siècle. C'est un spectacle vraiment merveilleux que celui d'une vie tout entière consacrée à des luttes entreprises et soutenues avec tant de vaillance. Le secret de cette énergie se trouve sans doute dans le génie de sa race ; aucun peuple, en effet, n'a montré autant que le peuple irlandais de touchante fidélité à ses institutions et à ses coutumes nationales ; mais il importe peut-être de faire entrer en ligne de compte la mission providentielle dont Colomban a dû se croire investi. « Étant à Bangor, nous dit Jonas, il entendait sans cesse résonner une voix, cette voix qui dit autrefois à Abraham : « Sors de ton pays et va dans le lieu que je t'indiquerai. » Cette révélation supérieure que l'on retrouve à l'origine de toutes les vies véritablement fécondes, se rencontre donc au début de la carrière de Colomban. Comme François d'Assise, comme Jeanne d'Arc, comme Ignace de Loyola, il a nettement reçu un ordre divin, et quant à nous, nous n'hésitons pas à rattacher à cette consécration mystérieuse l'incomparable grandeur du missionnaire.

Nous ne pouvons pas rappeler ici l'œuvre de Colomban ; nous avons indiqué pourquoi sa réforme monastique n'a pas abouti. Quand même elle n'aurait pas rencontré l'opposition de la papauté et de la dynastie Carlovingienne, elle eût succombé sous ses propres imperfections, mais la gloire de Colomban repose sur des titres autrement sérieux. Tous ceux qui ont écrit sa vie sont unanimes à

reconnaître les immenses services qu'il a rendus à la cause du christianisme et de la civilisation en Occident ; non seulement Colomban fonda des monastères qui devinrent des foyers de lumière bienfaisante pour les pays qui les possédaient, mais il sut allumer dans le cœur de ses disciples le feu qui l'embrasait lui-même : ceux-ci devinrent à leur tour des apôtres opiniâtres, des pionniers infatigables. « Dès la première moitié du ^{vii}^e siècle, dit un historien éminent, les monastères éclosent de toutes parts aux bords des torrents du Jura, sur les ballons des Vosges, dans les bois marécageux et les plaines inondées de la Flandre et du Brabant. Ces pieuses colonies défrichent le sol comme les âmes, dessèchent les marais, essartent les noires forêts encore fréquentées par les ours et les aurochs ; les enfants de Colomban posent les premières digues des côtes nerveuses, et c'est à eux que l'industrie humaine doit ses premières conquêtes sur les basses terres du pays de Gand et de Bruges, ces lagunes impraticables, ces déserts de fange où croupissaient éternellement les eaux de la mer, et qui devaient enfanter les hommes par 100.000, etc. (1). » La gloire de ce magnifique mouvement qui rayonne sur tout le ^{vii}^e siècle et qui emporta des légions de moines irlandais à la conquête de pays encore barbares, revient légitimement à Colomban.

Mais Colomban n'a pas seulement été un grand caractère, un missionnaire illustre ; il a été aussi, comment dirons-nous, le héros de la conscience chrétienne au ^{vii}^e siècle.

1. Henri Martin. *Revue de Paris*, 1855, T. XXIV, p. 691.

cle, et nous faisons ici allusion à son attitude vis-à-vis de Thierry et de la papauté. Alors que les évêques gaulois assistent sans protestation à tous les désordres de la cour royale, Colomban ne craint pas de les flétrir et il entre même en lutte avec la formidable Brunehaut qui les entretient ; elle multiplie les persécutions, elle ameuté contre lui un clergé servile, elle fait assassiner l'évêque Didier, coupable de la même audace que lui : Colomban reste inébranlable à son poste, continuant à rendre témoignage à la vérité ; et finalement il part pour l'exil, lui, le vieillard de 70 ans, abandonnant la seule chose qui lui tienne au cœur, son monastère, plutôt que de faillir à son devoir. Et n'a-t-il pas été vraiment fidèle à l'esprit de l'évangile, lorsque refusant de se soumettre à l'autorité papale, il en appelle aux droits éternels de la vérité ? Montalembert, à la fin de sa savante étude sur notre saint (p. 520, 521, 522) s'élève contre les conclusions de Michelet et s'efforce de prouver que Colomban n'a pas été l'ennemi de la royauté. Nous soucrivons entièrement à son avis : Colomban n'a jamais été un chef de parti politique, et s'il est entré en lutte avec Thierry, il a entretenu les relations les plus cordiales avec Gontran, Clotaire II, Théodebert et Agilulfe. Mais où nous ne pouvons suivre Montalembert, c'est quand il ajoute que « même dans ses paroles les plus véhémentes, rien n'implique le moindre doute sur l'autorité suprême du Saint-Siège. » Colomban a véritablement été un schismatique. Depuis la fondation de Luxeuil jusqu'à sa mort, il est resté en opposition constante avec la papauté, tantôt pour la question de la Pâque, tantôt pour celle des Trois-Chapîtres. L'église d'Irlande, jalouse de ses

vieilles traditions, se faisait gloire de ne relever que d'elle-même. Colomban, animé du même esprit de liberté, ne put jamais se résoudre à courber la tête sous l'autorité de l'évêque de Rome. Aussi saluons-nous en lui une des âmes d'élite que Dieu suscita à toutes les époques de l'histoire, et qui affirmèrent constamment, en face d'un pouvoir usurpateur, l'indépendance de la conscience et l'autonomie de l'Église.

Vu :

Le Président de la soutenance,

A. JUNDT

Vu :

Le Doyen,

F. LICHTEMBERGER

Vu et permis d'imprimer,

Le vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD

TABLE DES MATIÈRES

Introduction et sources	5
-----------------------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

VIE ET ŒUVRE DE SAINT COLOMBAN

CHAPITRE I. — § I. Les monastères irlandais. — II. Naissance de Colomban; sa vie en Irlande. — III. État de l'Église de France au VI ^e siècle.	13
CHAPITRE II. — I. Colomban débarque en Gaule et y prêche l'Évangile. — II. Colomban fonde le monastère d'Annegray. — III. Les miracles de Colomban. — IV. Colomban fonde les monastères de Luxeuil et de Fontaines	22
CHAPITRE III. — I. Particularités de l'Église d'Irlande. Querelle de la Pâque. — II. Lettre de Colomban à Grégoire-le-Grand. — III. Lettre de Colomban au synode franc et à Boniface IV.	39
CHAPITRE IV. — I. Le conflit avec Brunehaut. — II. Colomban part pour l'exil; sa lettre de Nantes.	49
CHAPITRE V. — I. Colomban, au lieu de retourner en Irlande, va à la cour de Théodebert. — II. Son séjour à Tuggen et à Brégentz. — III. Il passe en Italie et soutient le roi des Lombards dans sa querelle théologique. Sa lutte avec le pape. — IV. Il fonde le monastère de Bobbio; sa mort.	61

DEUXIÈME PARTIE

ÉCRITS ET RÈGLE DE COLOMBAN

CHAPITRE I. — Les <i>Ouvrages perdus</i> de Colomban.	73
CHAPITRE II. — Les <i>Epistolæ</i>	77
CHAPITRE III. — Les <i>Instructiones</i>	79
CHAPITRE IV. — La <i>Règle</i> de Colomban	
§ I. La <i>Regula monastica</i> . — II. La <i>Regula cœnobialis</i> . — III. Le <i>Liber de Pœnitentia</i> . — IV. Le sort de la Règle monastique. . . .	92
CHAPITRE V. — Les <i>Carmina Columban</i>	
§ I. — Analyse et critique des <i>Carmina S. Columbani</i> . —	
II. Les <i>Carmina</i> sont inauthentiques.	111
CONCLUSION	122

